CONVERSATIONS ET POÉSIES

EXTRANATURELLES

OBTENUES

D'UNE

PLANCHETTE A CRAYON

ET RECUEILLIES

PAR P. F. MATHIEU

ANCIEN PHARMACIEN DES ARMÉES, MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES
AUTEUR D'UN MOT SUR LES TABLES PARLANTES

.....Tout cela est-il possible ? Il
faut bien que cela soit possible,
puisque cela est.

C^te AGÉNOR DE GASPARIN

PRIX : 75 CENTIMES

PARIS,

JULES LAISNÉ, PASSAGE VÉRO-DODAT

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES

—

1855

CONVERSATIONS ET POÉSIES

EXTRANATURELLES

OBTENUES

D'UNE PLANCHETTE A CRAYON

et recueillies

Par **P. F. MATHIEU,**

Ancien Pharmacien des Armées, Membre de plusieurs Sociétés savantes,
auteur d'*un Mot sur les tables parlantes.*

. . . . . Tout cela est-il possible ? Il faut bien que cela soit possible, puisque cela est.

Cte AGÉNOR DE GASPARIN.

—

PRIX : 75 CENTIMES.

PARIS,

JULES LAISNÉ, PASSAGE VÉRO-DODAT,

ET CHEZ LES PRINCIPAUX LIBRAIRES.

—

1855

PARIS. — IMPRIMERIE DE MOQUET, RUE DE LA HARPE, 92.

AVANT-PROPOS.

Le succès de curiosité qu'a obtenu mon premier opuscule (1) sur les tables parlantes me détermine à en donner la suite au public. C'est le vœu de mes collaborateurs et amis, que je commence par remercier de l'intelligent appui qu'ils m'ont prêté dans cette circonstance. Ils ont compris qu'il s'agit ici d'une vérité nouvelle, qu'il faut aider à faire son chemin ; et ce chemin sera fait, croyons-le bien, malgré l'opposition des savants, peut-être même à cause d'elle. Une véritable fatalité semble peser sur ces honorables représentants de la science, si estimables d'ailleurs, et si dignes de notre respectueuse admiration. On citerait peu d'idées nouvelles (je ne parle que des bonnes) qui, à différentes époques de notre histoire, ne les aient eus pour adversaires ; et il est fort heureux qu'on ait pu découvrir sans eux tant de choses utiles ou glorieuses pour l'humanité, dont plusieurs avaient été d'abord déclarées impossibles, absurdes même, par leur auguste aréopage.

Qu'on me pardonne ce petit accès de mauvaise humeur contre ces Messieurs. J'ai eu à me plaindre d'eux, et il est bien permis, ce me semble, de conserver un peu de rancune contre des hommes qui vous ont traité du haut en bas à propos de faits qu'ils n'avaient pas suffisamment examinés, et lorsque sur ces mêmes faits vous aviez si bien raison contre eux. Les savants ont haussé les épaules à la première nouvelle du phénomène des tables parlantes. Assurément je ne leur fais pas un crime de s'être tenus dans une grande réserve en présence

(1) *Un Mot sur les tables parlantes*, chez Jules Laisné, libraire-éditeur. passage Véro Dodat. Prix : 50 c.

de semblables affirmations ; mais ils auraient pu se montrer plus gracieux dans la forme et ne pas taxer tout d'abord de charlatanisme ou de niaiserie des expérimentateurs consciencieux et dévoués, au point de leur en décerner publiquement un brevet... *sans garantie du gouvernement*.

Après tout, et en y réfléchissant, je ne sais trop si nous devons leur en vouloir et si, au contraire, nous ne sommes pas leurs obligés. Leur déni de justice, leur refus de sérieux examen, leurs négations *a priori*, leurs railleries plus ou moins spirituelles, leur indifférence affectée ou leur superbe dédain, leurs explications moitié insuffisantes moitié naïves, tout cela n'a fait qu'irriter l'ardeur de ces pauvres *tourneurs* de tables, réduits à murmurer mélancoliquement comme Galilée : « *Et pourtant elles se meuvent* ! » Donc, les expérimentateurs se sont piqués au jeu. Quelques défaillances, il est vrai, se sont produites, quelques hommes timorés, ou simplement inconstants, ont déserté le champ de bataille ; mais ceux qui avaient véritablement le feu sacré, ceux qui savent en toute occasion conserver le courage de leur opinion, ont persévéré et se sont affermis de plus en plus dans leur croyance à ces mystérieux phénomènes, qui n'ont fait que se multiplier entre leurs mains ou sous leurs yeux.

Me citerai-je parmi ces hommes persévérants et doués du courage de leur opinion qui ont tenu bon sur le terrain ? Ce serait peut-être manquer de modestie. Toutefois je me hasarde à le faire ; car si je suis accusé d'orgueil par les uns, j'ai la chance de me faire rire au nez par les autres, de sorte qu'il y aura compensation.

- Eh bien, oui, j'ai persévéré et je n'ai eu qu'à m'en applaudir. Avec l'aide de mes collaborateurs, non moins

persévérants et non moins dévoués, un nouveau fait s'est présenté à moi sur lequel je n'aurais pas osé compter. Lorsque j'ai publié ma première brochure, je n'avais encore vu se *fabriquer* des vers que sous la main d'un homme ayant le talent d'en faire ; je le disais à la page 19 de cette brochure. Or, j'ai eu, depuis, l'agréable surprise de voir, et même fréquemment, cette fabrication merveilleuse s'opérer, par la planchette à crayon, sous les mains de deux expérimentateurs qui ne connaissent même pas les règles de la versification. On trouvera ces vers plus loin ; ce sont ceux qui ont été généralement signés : *Jullie*.

Ce nouveau fait nous frappa tous d'un étonnement bien facile à comprendre. Plus d'un incrédule m'en avait posé le problême ; mais, hélas ! quand ce problême fut résolu, ces incrédules me demandèrent autre chose, semblables à ce personnage d'un vieux conte qui, après avoir exigé de ses fils, en vue de je ne sais plus quelle récompense, les choses les plus extraordinaires, leur demande, quand ils ont noblement accompli leur tâche, d'autres choses plus extraordinaires encore. Quoi qu'il en soit, lorsque je me vis possesseur du nouveau fait en question, lorsque je l'eus vu se renouveler dans plus de dix expériences consécutives, sans qu'il pût me rester l'ombre d'un doute sur sa complète authenticité, je me crus bien fort. Je me levai fier et joyeux ; je me mis en campagne, et j'allai frapper à plusieurs portes pour annoncer la grande nouvelle....

J'écrivis à un membre de l'Académie des sciences, avec qui j'avais eu jadis de bonnes relations ; il ne me répondit seulement pas.

J'écrivis au directeur d'un grand journal auquel je suis abonné ; je lui offris même un article sur la matière,

sans y attacher bien entendu aucune idée de rétribution. Le directeur du grand journal garda le même silence que le membre de l'Institut. — Il paraît que MM. les Académiciens et MM. les directeurs de grands journaux sont bien occupés.

J'écrivis au rédacteur scientifique d'un autre grand journal, homme d'esprit et de cœur, en qui j'espérais d'autant plus que, loin de se traîner à la remorque des savants, il ne craint pas d'arborer, savant lui-même, la bannière du progrès, et qu'il s'était montré particulièrement sympathique à la nouvelle découverte. Mais cette fois encore je n'eus pas de chance ; on ne me répondit pas non plus ; apparemment l'on me dédaigna, et l'on ne voulut pas compter avec moi.

Un homme du monde, familier de la Bourse, auprès de qui je me fourvoyai avec ma grande nouvelle, s'écria : « Vous deviendrez fou avec vos expériences... Deman- « dez donc à votre guéridon ou à votre planchette ce « que *feront* les Avignon fin courant. » Et il me tourna le dos.

Je me hasardai à en dire deux mots à mon médecin, homme aimable et praticien distingué ; il me répondit, en me serrant la main : « Vous êtes, mon cher ami, un « parfait honnête homme, je vous estime et vous aime « beaucoup, mais vous vous êtes *mis dedans* avec votre « planchette. » (L'expression était même un peu moins parlementaire, mais plus énergique).

Enfin, dans une société savante à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir, et où j'ai été assez heureux pour faire quelques bonnes recrues, un confrère incrédule, pour la science et l'érudition duquel j'ai la plus grande estime, mis en demeure par moi de s'expliquer sur le fait de vers obtenus par deux expérimentateurs étrangers aux règles

mêmes de la prosodie, me répondit tout net : « Je n'en crois rien. » *E sempre bene.*

Si je raconte au lecteur toutes ces choses, qui n'ont probablement qu'un médiocre intérêt pour lui, c'est afin de montrer à quel point il est difficile de faire accepter aux hommes une idée nouvelle. Il y a des moments de découragement et de dépit, où, ayant la main pleine de vérités, on serait tenté, comme disait, je crois, Fontenelle, de ne pas l'ouvrir. Je n'insisterai cependant point là dessus. Je n'ai pas la prétention de me poser en apôtre, encore moins en martyr. J'ai hâte d'ailleurs de mettre sous les yeux du public les *conversations et poésies extranaturelles* que je lui annonce.

Mais pourquoi ai-je donné à ces conversations et à ces poésies la qualification *d'extranaturelles ?* parce qu'elles ont eu lieu en dehors des lois *connues* de la nature. Je n'ai pas voulu dire *surnaturelles*, pour ne point paraître arborer, relativement à ces faits étranges, le drapeau du *spiritualisme*, pour qu'on ne m'accusât point d'adopter résolument et sans plus ample informé la théorie des *Esprits*. Ce n'est pas que je veuille plutôt repousser qu'accueillir cette manière d'envisager la chose; mais je m'occupe en ce moment des effets et non de la cause, et je crois, en outre, qu'au milieu des doutes sans nombre que fait naître, au point de vue de cette cause, la pratique des expériences dont il s'agit, il est prudent de réserver tout au moins la question. Ne vaut-il pas mieux, enfin, se tenir un peu en arrière que de s'élancer trop en avant? Il est toujours triste d'avoir à rétrograder ; il est toujours agréable, au contraire, de s'entendre dire, comme dans la parabole de l'évangile : « Mon ami, montez plus haut ; *ascende superius.* » Et ce serait monter bien haut, que de se trouver ainsi face à face avec le monde spirituel et invisible....

Quant à appeler *extranaturelles* les poésies et les conversations qui vont suivre, je ne pense pas qu'on puisse m'en contester le droit.

En quoi consiste en effet le phénomène du guéridon qui parle et de la planchette qui écrit?

Trois ou quatre opérateurs, doués de l'influence nécessaire (tout le monde ne l'a pas, et surtout ne l'a pas du premier coup, car en persistant, bien des personnes pourront l'acquérir), trois ou quatre opérateurs, dis-je, se placent autour d'un guéridon, sur lequel ils posent leurs mains, et voilà qu'au bout de quelques instants, le guéridon lève ses trois pieds l'un après l'autre et entre en conversation avec les opérateurs, au moyen de signes conventionnels. — On nous a reproché l'emploi de ces signes conventionnels; voudrait-on par hasard que ce pauvre guéridon ouvrît la bouche?— Cette conversation ne se compose pas seulement, Dieu merci, de réponses par *oui* et par *non*. Elle se compose de récits imprévus, de révélations de toute espèce, de saillies, de boutades, d'injures même et de grossièretés; elle se compose de mille divagations, si vous voulez, je ne tiens pas au mot; or, tout cela assurément n'est pas dans la pensée, du moins dans la pensée actuelle, dans la *volonté*, pour mieux dire, des expérimentateurs. Tout cela peut être dans leur cerveau, ou même, comme on l'a prétendu, dans celui des assistants: c'est une question que je n'examine pas en ce moment; mais, expérimentateurs ou assistants, ils ne s'en doutent pas eux-mêmes; ils n'en ont pas conscience, et s'ils sont les agents du phénomène, c'est aussi bien sans le savoir que sans le vouloir. Eh bien, une pareille opération, physiologique ou psychologique, est-elle admise, est-elle connue dans la science? Les hommes qui font métier d'étudier les lois

de la nature et de nous les enseigner, nous ont-ils communiqué celle-là ? je ne le pense pas, et voilà pourquoi je donne, jusqu'à nouvel ordre, aux conversations de la table l'épithète *d'extranaturelles*.

Je puis en dire autant pour la planchette, qui doit seule nous occuper aujourd'hui. Deux opérateurs (supposés influents) placent chacun une main sur ce morceau de bois traversé par un crayon. Au bout d'un certain temps, le morceau de bois se met en mouvement, entraînant les deux mains, qui ne doivent faire qu'obéir, et voilà que le crayon se livre à des conversations analogues à celles de la table, sauf qu'ici l'expérience est plus piquante, en raison des autographes dont on se trouve possesseur après l'expérience. — J'en ai, pour ma part, uneassez belle collection, et je me fais toujours un plaisir de les communiquer aux personnes désireuses d'en prendre connaissance. — Eh bien, là encore, sommes-nous témoins d'un fait que nous aient révélé jusqu'à ce jour la science et les savants, d'un fait se rapportant aux lois connues de la nature? Pas davantage. L'hallucination, l'excitation cérébrale, l'irritation nerveuse, l'état magnétique (repoussé lui-même par tant de médecins), nous ont-ils habitués à de pareils effets? non vraiment. Que sera-ce si, par le moyen de cette planchette, deux personnes étrangères aux règles mêmes de la prosodie, réussissent à obtenir des vers ? Voit-on là quelque chose de *naturel*, dans le sens attaché ordinairement à ce mot? On n'oserait le dire, dans l'état actuel de nos connaissances, et voilà pourquoi je donne, jusqu'à nouvel ordre, aux conversations et aux poésies de la planchette l'épithète *d'extranaturelles*.

Ceci bien entendu, je laisse la parole à nos mystérieux interlocuteurs.

CONVERSATIONS ET POÉSIES DE JULLIE.

Les personnes qui ont lu ma première brochure connaissent Jullie ; à celles qui ne l'ont pas lue je raconterai ce qui suit :

Deux jeunes gens de ma connaissance, MM. J.... et D...., avec qui j'étais lié bien avant qu'il fût question de tables et de planchettes, et dont j'avais pu apprécier toute l'honorabilité, après avoir réussi dans des expériences de guéridon, essayèrent un jour en ma présence leur influence sur la planchette. Ils n'obtinrent d'abord que des phrases incohérentes et des grossièretés; mais bientôt et dans une séance ultérieure, une petite tirade sur le printemps, sur les papillons et les fleurs, fut tracée à notre grand ébahissement par le crayon; ces phrases furent signées *Jullie* (par deux *l*). Plus tard l'aimable visiteuse écrivit qu'elle était morte à quinze ans et neuf mois ; elle continua à parler des agréments de la campagne, du charme des prés et des bois, du chant des petits oiseaux, etc. Comme tout cela avait une tournure poétique, nous lui demandâmes si elle voulait faire des vers, elle répondit qu'elle n'était pas poète. La dernière expérience relatée dans ma première brochure donna lieu à un petit entretien sur la guerre d'Orient, et les réponses de Jullie furent empreintes de tristesse et de sensibilité; ce fut là que je m'arrêtai, et c'est là que je vais reprendre mon récit, mes nouveaux lecteurs sachant maintenant aussi bien que les anciens à qui ils ont affaire.

Ces expériences avaient lieu au mois de mars 185[illegible]. Depuis cette époque Jullie a continué à venir avec ces deux Messieurs; elle ne vient même qu'avec eux. D'autres expérimentateurs ont essayé de l'obtenir; mais ç'a été vainement ; ou si la signature de Jullie s'est produite sous leurs mains, Jullie a généralement nié que ce fût elle qui l'eût tracée; un autre avait usurpé son nom. On comprend qu'une

pareille fidélité a singulièrement encouragé MM. J.... et D.... à poursuivre leurs expériences, ce qu'ils ont fait dans la limite de leurs occupations, malheureusement très nombreuses. C'est le résultat des séances qu'ils ont pu accorder à l'ardente curiosité de leurs amis et des miens que je viens exposer dans ce chapitre. Je ne raconterai pas tout, mais je raconterai les principales choses. Surtout je ne citerai pas tous les vers faits par Jullie ; je supprimerai les plus faibles. Est-ce à dire que ceux que je conserverai sont tous d'une égale force? Non assurément, et je désire bien qu'il soit entendu que je n'ai aucunement l'intention de représenter ces poésies comme remarquables en elles-mêmes. J'avais cité dans ma première brochure un certain nombre de vers obtenus par l'influence de M. X ; quelques personnes se sont amusées à les critiquer ; ces personnes m'attribuaient une prétention que je n'avais pas, celle de les faire trouver excellents. La question n'était pas là ; il ne s'agissait pas de savoir si le guéridon ou la planchette étaient bons poètes, mais bien de constater qu'ils frappaient ou écrivaient des vers sous je ne sais quelle influence, inconnue des opérateurs eux-mêmes. Aujourd'hui les vers que je vais reproduire ont un bien plus grand mérite à mes yeux. Ceux-là s'étaient produits sous les mains d'un médium sachant faire des vers; ceux-ci ont été obtenus par deux opérateurs inhabiles à rimer, fort intelligents d'ailleurs, mais avouant à qui veut l'entendre qu'ils ne connaissent même pas à fond les règles de la prosodie. C'est là le fait capital dont j'ai parlé dans mon avant-propos. Peu importe maintenant que ces vers soient plus ou moins remarquables ; peu importe qu'on puisse dire d'eux, avec le poète latin :

Sunt bona, sunt quædam mediocria, sunt mala plura.

peu importe enfin que ce ne soient souvent que des vers d'écolier. Ce qu'il faut y voir, c'est le prodigieux phénomène de deux jeunes gens, incapables dans leur état ordinaire de composer un quatrain, qui deviennent aptes tout à coup à composer vingt, trente ou quarante vers de suite, parce qu'ils

ont mis la main pendant quelques minutes sur une planchette à crayon. Voilà le fait réduit à sa plus simple expression ; n'y voyons pas autre chose pour le moment. C'est prodigieux, je le répète, et je dirai volontiers, malgré la banalité de l'expression, qu'il faut le voir pour le croire.

Cela posé, et toute mauvaise chicane écartée sur le mérite de ces vers, je continue. Je ne suis pas certain de reproduire les conversations et les poésies dans leur ordre chronologique. Je réclame en outre un peu d'indulgence pour la forme. Ce n'est pas chose très facile que de dépouiller de nombreux procès-verbaux et de rendre intéressant le récit, quelquefois un peu désordonné, de ce qu'ils contiennent. Que le lecteur veuille donc bien ne s'attacher qu'au fond. Le style en pareille matière est un accessoire qui ne gâte rien, mais dont il faut savoir se passer.

MM. J.... et D.... se mettent à la planchette. Jullie signe son nom, puis écrit : « Ah ! le joli petit oiseau, je lui courrais après. » Presque aussitôt s'établit le dialogue suivant :

« Où es-tu née ? — Nantes. — Quand es-tu morte ? — 1793. — Comment ? — Noyée. — Quel jour ? — 17 février. — Es-tu une des victimes de Carrier ? — Oui, mais je lui pardonne (1). — Quels sont tes bourreaux ? — Des malheureux aveuglés par la passion du jour... fatale époque ! — De quelle passion parles-tu ? — Je ne puis le dire. — Quel âge avais-tu quand tu es morte ? — Quinze ans et neuf mois. — Où est ton corps ? — Dans les eaux ; il est aussi bien là, c'est si peu de chose que le corps ! — Et ton âme ? — Avec Dieu. — Où Dieu est-il ? — Dieu est partout. — Et toi même où es-tu ? — Je vais partout. — Que fais-tu ? — Je soulage des infortunés. — De quelle manière ? — Par de bonnes pensées. — Vas-tu dans les astres ? — Non, c'est l'ornement du firmament. — Veux-tu nous dire ce qu'ils sont encore ? — Je ne suis pas savante. — Avais-tu un amour au cœur quand tu es morte ? — Je n'ai-

(1) Dans une séance ultérieure Jullie écrivit qu'elle n'était pas morte dans les noyades, mais qu'elle avait été victime d'un attentat personnel. Cette contradiction, plus ou moins sérieuse, n'a pas été éclaircie.

mais que ma mère, elle était si bonne pour moi ! pourquoi renouveler une douleur si pénible ! — Les âmes des morts peuvent-elles communiquer avec les vivants ? — Quand Dieu leur permet. — As-tu le don de divination ? — Non. — Sais-tu parler plusieurs langues ? — Non. — Que penses-tu de M. ***, qui vient de nous quitter en haussant les épaules ? — Présomptueux. — Que faut-il faire pour le convaincre ? — Rien. — Combien y a-t-il de sortes d'esprits ? — Deux, bons et mauvais. — Combien dans ce salon ? — Deux, moi et Satan à la porte. »

On critique des fautes d'orthographe que Jullie a faites dans les phrases précédentes ; elle écrit : « Tu me gênes dans mes mouvements. » On rit de cette excuse ; elle écrit : « Vous êtes des plaisants. »

On demande encore : « Viens-tu souvent avec les hommes ? — Non le plus souvent, les hommes sont trop mauvais. — Et quand tu viens parmi nous, pourquoi viens-tu ? — C'est pour vous rendre bons quand vous voulez être méchants. — Veux-tu nous parler de la guerre d'Orient ? — Je n'aime pas à parler du sang... adieu, mes amis. »

(Dans cette même séance, *Jullie* ayant écrit à la suite de son nom le mot *Bonjour* par une lettre majuscule, on lui demanda si c'était son nom de famille ; elle répondit affirmativement.)

Les révélations faites par Jullie (quelque créance qu'on veuille leur accorder) ayant piqué notre curiosité, nous revînmes sur ce sujet dans une nouvelle séance dont voici le procès-verbal :

Jullie écrit d'abord : « Jullie vous souhaite le bonsoir amical. » Aussitôt nous l'interrogeons.

« Que sont devenus ton père et ta mère ? — Pourquoi ? — Pour nous éclairer. — Hélas ! ils sont morts. — Vivaient-ils lors de ta mort ? — Oui ; ma mère. — Quelle était la profession de ton père ? — Propriétaire. — Quelle rue habitais-tu à Nantes ? (La planchette se traîne horizontalement sur le papier et trace une ligne noire, ce qui indique un refus formel

de répondre.) Ton père habitait-il bien à Nantes ?— Oui. — Tu ne veux donc pas nous dire son adresse ? — Ce n'est pas utile. — Nous insistons auprès de toi pour le savoir (nouvelle ligne noire, nouveau refus de répondre). Tu ne veux décidément pas ? — J'ai mes raisons. — Avais-tu des frères et des sœurs ? que sont-ils devenus ? — Mon pauvre petit Émile seulement ; il est avec moi. — Et ton père et ta mère, sont-ils aussi avec toi ? les as-tu revus ? »

La planchette, au lieu de répondre, tourne sur elle-même. J'en demande bien pardon aux incrédules et aux railleurs, mais elle paraît tourmentée ; cette question semble lui être pénible, et le refus de répondre se complique de signes d'agitation qui nous impressionnent vivement, comme s'ils révélaient un profond sentiment de tristesse chez l'invisible interlocuteur. Nous demandons alors : « Existe-t-il encore de tes parents, à Nantes ou ailleurs ? » La planchette écrit :

Pourquoi vouloir de moi des choses indiscrètes ?
Pourquoi vouloir des morts un triste souvenir ?
Laissez mon âme en paix dans ses ferveurs secrètes ;
C'est à Dieu seul qu'appartient l'avenir.
Ne cherchez pas, amis, à vouloir d'un mystère
Pénétrer le secret que nul ne trouvera.
Vouloir ce qu'on ne peut est chose téméraire,
Il serait mal à vous de chercher au-delà.

Cette improvisation poétique nous surprend et nous charme d'autant plus que Jullie nous avait dit qu'elle n'était pas poète. Nous demandons : « Est-ce toi qui as fait ces vers ? — Oui, mes bons amis. — Tu avais cependant dit que tu n'étais pas poète. — Inspiration. »

Le quatrième vers renfermait d'abord une faute. Jullie avait écrit :

« Dieu seul est le maître, à lui seul est l'avenir »

Au défaut des deux expérimentateurs, à qui la faute échappait, j'en fais l'observation. La planchette écrit :

« Dieu seul est le maître, à lui seul l'avenir. »

Je fais observer que le vers est encore incorrect ; la planchette écrit :

« A Dieu seul est l'avenir. »

Je demande : « Est-ce bien ainsi que tu refais ce quatrième vers ? » La planchette écrit : « 8 syllabes, 8 pieds. » Je dis à Jullie : « Ton vers a 7 syllabes et non pas 8. » La planchette efface les mots 8 *syllabes*, 8 *pieds*. Je demande encore : « Veux-tu décidément refaire ce quatrième vers ? — Je ne puis. — Ai-je eu raison de le blâmer ? — Oui. »

Nous passons outre, et l'interrogatoire continue :

« Sur quelle paroisse es-tu née ? — Notre-Dame. — Quel jour ? (refus de répondre.) Tu ne veux pas le dire ? — Tu le sais. — Nous le savons, dis-tu ? — Je te l'ai dit (1). — En quelle année as-tu fait ta première communion. — 1790. — Dans quelle paroisse ? — Au Bon Pasteur. — Quel mois et quel jour ? — 12 mai. — Dis-nous le nom du prêtre qui te l'a fait faire ? (refus de répondre). Sur quels registres existe l'acte de ton décès ? — Je ne sais pas. — Les auteurs de ta mort violente ont-ils été condamnés ? — Non ; pardonnez-leur comme moi. — Veux-tu maintenant refaire ton quatrième vers ? »

La planchette pour réponse écrit :

« A Dieu seul appartient l'avenir. »

Sur mon observation que le vers est encore faux, elle remonte placer les mots *c'est* et *que* à la place qu'ils doivent occuper pour que cette double correction donne :

« C'est à Dieu seul qu'appartient l'avenir. »

Nous demandons encore : « Veux-tu nous faire d'autres vers ? — Oui, si ça te fait plaisir. — Es-tu contente d'être venue à bout de ta correction ? — Oui, vous êtes heureux. — Eh bien, fais-nous quelques vers sur chacun de nous. »

(1) Elle l'avait dit dans ce sens qu'elle avait déclaré être morte le 17 février 1793, à l'âge de 15 ans et 9 mois.

Jullie compose plusieurs quatrains; mais les vers sont faibles ou incorrects ; je ne les reproduis point. Finalement nous remercions Jullie et nous lui demandons un adieu ; elle écrit : « Vous êtes contents, je suis heureuse, adieu. »

Un jour nous mîmes de côté la planchette en acajou qui nous avait servi jusqu'alors, pour en essayer une en bois blanc qui venait de nous être apportée. Jullie ne vint pas ; la nouvelle planchette écrivit le nom d'*Emile*, puis des phrases incohérentes, si bien que nous eûmes l'idée de revenir à la planchette primitive. Jullie arriva presqu'aussitôt ; nous lui demandâmes pourquoi elle n'était pas venue plus tôt et si elle était fâchée, elle écrivit :

Je suis toujours, amis, ce que j'étais avant,
Mais j'aime mieux garder mon premier domicile,
Et laissez de côté ce morceau de bois blanc,
Avec lequel Satan a pris le nom d'Émile.

Il y avait d'abord :

« *Qui a* tracé le nom d'Émile. »

Sur mon observation, elle refit ce quatrième vers, en y ajoutant l'idée de la présence de Satan.

Nous demandâmes : « Ne voudras-tu pas venir dans cette nouvelle planchette? » Elle répondit : « fais-la arranger, amincir, fais-la bien reblanchir ; je ne veux pas y aller sans cela. » Ces détails sembleront sans doute bien puérils. Toujours est-il que l'on fit ce qui était exigé, et que Jullie vint ensuite dans la nouvelle planchette. On lui demanda si elle était contente, elle répondit affirmativement par quatre vers faibles que je supprime.

Dans cette même séance, je parlai à Jullie d'une discussion que j'avais soutenue à son sujet dans une société savante quelques jours auparavant ; je lui demandai si elle en avait connaissance ; elle répondit : « Oui, j'y étais. » J'ajoutai : « As-tu été contente de moi? — Oui, je te remercie de m'avoir défendue. — Comment donc t'es-tu trouvée là?—Je t'ai suivi. »

Un autre jour nous expérimentions avec la nouvelle planchette dont il vient d'être question, Satan arriva ; il écrivit : « Tu m'emb.... ; zut ; riez, fous que vous êtes ! » puis des grossièretés. On changea de planchette, et ce fut alors le tour de Jullie. On demanda : « Pourquoi n'es-tu pas venue dans l'autre planchette ? — C'est la propriété de Satan. — Il fallait le renvoyer. — Je ne suis pas assez forte. »

Une personne présente se mit à nier l'existence de Satan ; Jullie écrivit aussitôt :

Tu ne crois pas de Satan l'existence,
Et cependant c'est un roi tout puissant,
Esprit du mal, et tu vois sa présence
Quand à tes yeux l'homme paraît méchant.

Elle avait d'abord dit : *génie du mal* ; sur mon observation que le vers était faux, elle alla écrire le mot *Esprit* au-dessus du mot *génie.*

L'entretien continua. « L'homme est-il méchant par nature ? — Non ; inspiration de Satan; il est fort. — Peut-on le vaincre ? — Oui. — En quoi faisant ? — Le bien. — Et comment faire le bien ? — En s'inspirant de Dieu... aime ton semblable. — Que penses-tu de notre société humaine et de ses vices ? — Elle a été créée bonne. — Peut-on la réformer ? — Oui. — Que penses-tu de la doctrine de Fourier ? — Il faudrait un peu la refondre. — Connais-tu bien son système ? — Par votre pensée. — Est-il bon ? — Oui, très bon, quant au fond.... il faudrait pour cela détruire la passion de l'orgueil, l'égoïsme et l'ambition chez les hommes. — Mais l'ambition est un puissant levier dans la doctrine de Fourier. — La mauvaise passion de l'ambition; il faut craindre cette dernière. — Veux-tu nous dire dans quel ciel est Fourier? — Non. »

A cet entretien succédèrent des vers adressés à ma femme et à deux de mes filles qui étaient présentes. Voici seulement ceux qui s'adressaient à la plus jeune des deux filles, âgée de dix ans ; ce sont les mieux réussis :

Oh ! comme toi j'étais jeune et folâtre,
Et d'ici-bas j'ignorais les douleurs.
Sur ton front pur et blanc comme l'albâtre
Je dépose de blanches fleurs.
Plus tard, enfant, et garde souvenance,
Si tu sortais jamais du droit chemin,
Soit par malheur, soit par ton imprudence,
Je serais là pour te tendre la main.

Jullie avait d'abord écrit :

« Soit par malheur ou imprudence. »

Elle s'est corrigée sur nos observations.

Avant de terminer cette séance, je voulus expérimenter de mon côté avec mon ami M. V. B. sur une seconde planchette, MM. J..... et D..... continuant à avoir les mains sur la leur. Nous eûmes la visite de Satan. Jullie apparemment en avait conscience, car elle écrivit au même instant : « Méfiez-vous, le voilà. » Satan nous écrivit des grossièretés. On demanda à Jullie : « Veux-tu aller dans la planchette de MM. V. B. et Mathieu ? » Elle répondit : « Satan y est. » Notre planchette écrivit : « Jullie est sous mes ordres. » Le mot fut répété à Jullie qui répondit avec un curieux mouvement de vivacité : « Le misérable ! ne le croyez pas. » On ajouta : « Tu n'es même pas son amie ? » elle répliqua : « Oh non ! » En même temps notre planchette écrivait : « Jullie est mon ennemie. »

Je vous jure, mon cher lecteur, que tout cela est de l'histoire et de l'histoire bien exacte.

Je viens de parler d'une expérience en partie double ; nous en avons fait une, un autre jour, qui n'a pas été sans intérêt. MM. J..... et D..... étaient au guéridon ; M. V. B. et moi nous étions à la planchette. Jullie vint comme d'habitude avec MM. J..... et D..... qui lui demandèrent si elle voudrait aller à nous, et continuer avec la planchette des phrases commencées avec le guéridon ; elle y consentit et nous eûmes le curieux spectacle de phrases faites en plusieurs parties, le guéridon frappant le commencement de la phrase, la plan-

chette écrivant la suite; le guéridon reprenant, pour laisser de nouveau continuer la planchette, etc.

Affriandé par ce succès, j'eus une idée bien téméraire, bien extravagante, dira-t-on peut-être; que voulez-vous? quand on ne sait pas où l'on est, on ne sait guère plus où l'on va, ni jusqu'où l'on peut aller. Je voulus donc plus tard savoir de Jullie si elle ne consentirait pas à faire ainsi des voyages à longue distance entre MM. J..... et D..... et M. V. B. et moi, de manière à nous permettre de converser ensemble par son intermédiaire d'un bout de Paris à l'autre, en attendant mieux. Cette télégraphie spirituelle me souriait fort, et je posai la question : « Pourrais-tu nous aider à correspondre à distance comme je l'entends? — Je le puis, mais je ne peux le faire. — Pourquoi ne peux-tu pas le faire, si tu en as réellement la puissance? — Ça m'est défendu. — Par qui? — Dieu. — Ce que je rêvais ne peut donc s'exécuter? — Si, mais ce sera mensonge.—Comment cela?— N'insistez pas.— Nous voulons savoir pourquoi ce sera mensonge. — Vous auriez mauvais esprits. — C'est dommage. — Pourquoi? — J'aurais eu beau jeu à convaincre les incrédules. — Laisse-les. — Ainsi il faut absolument renoncer à mon idée? — Ça peut quelquefois réussir. » Je n'en pus savoir davantage, et je vis que je m'étais aventuré dans le pays des chimères....

A propos de chimères, nous demandâmes un jour à Jullie si elle pourrait se manifester à nos yeux sous une forme quelconque; elle nous répondit: « Non, Dieu me le défend. » (Une fois déja elle avait écrit le mot *folie* en réponse à la même question). Mais voici quelques détails sur la séance dans laquelle cette demande fut adressée.

La planchette, après dix minutes d'application des mains, écrivit: « Amis, que voulez-vous de moi? » Nous demandâmes: « Qui es-tu?—Votre dévouée Jullie.—Comment avons-nous mérité que tu te dises ainsi notre *dévouée*? — Je me plais avec vous. — Quelles autres personnes aimes-tu encore à visiter? — Les gens de bien. — Comment pénètres-tu dans une chambre fermée? — L'esprit va partout. — Vois-tu dis-

tinctement tout ce qui se trouve dans le salon où tu es? — Oui. » (Dans une autre séance, quelqu'un ayant dit : « Probablement Jullie entend la conversation que nous tenons sur elle, la planchette écrivit aussitôt : « Mais, oui, j'entends. »)

Nous voulûmes faire deviner à Jullie des objets cachés; elle essaya, mais ce fut en vain ; elle se trompa plusieurs fois et finit par écrire qu'elle n'avait que notre vue,qu'elle avait des limites qu'elle ne pouvait franchir. On lui demanda: « Tu n'as donc pas les yeux de l'esprit? » elle répondit : « Seule sans contact avec l'homme. » Cet entretien que j'abrège n'était probablement pas de son goût, car bientôt le langage changea, ce qui nous donna le droit de penser que l'interlocuteur avait lui-même changé. Quelqu'un venait de demander : « Connais-tu le passé de chacun de nous ici présents? — Oui. —Dis-moi alors à quelle époque je me suis marié et dans quel pays. —C'est bien innocent. — Complète ta pensée. — Vous me..... — Que veux-tu dire? — Chinois que vous êtes! — Qui es-tu donc maintenant? signe ton nom. — M.... »

On interrompit l'expérience pendant quelques instants, pour prendre le thé ; après quoi l'on se remit à la planchette. Désireux de voir reparaître Jullie, un des spectateurs s'écria : « Charmante jeune fille,reviens à nous. » La planchette répondit : « Charmant monsieur, dans ton langage toujours gracieux, tu aimes l'usage.... », puis : « Tu m'emb... », puis un mot illisible. On insista pour avoir Jullie ; la planchette écrivit : « Je me f... de vous. » On insista de nouveau. « Me voilà, mes amis. — Si c'est toi, Jullie, signe ton nom. — Arlequin... la terre tremble sous vos pas, le voile du ciel se déchire, le peuple souverain s'avance et vient prendre la... —Quelle est cette pantalonnade? Bonne Jullie,reviens à nous. —Jullie. » Cette fois, c'était bien Jullie, et l'entretien continua: « Pourquoi nous as-tu quittés ?—Je vous ai laissés pour aller prendre le thé. —Qui donc est venu te remplacer? — Un mauvais génie.» Après quelques autres mots sans importance, il se termina ainsi : « Pourquoi nos évêques défendent-ils

d'interroger les tables ?—La peur mal fondée... superstition. —Est-ce la peur mal fondée de la superstition que tu veux dire ? — C'est une superstition de leur part. —Est-ce le point de vue auquel ils se placent que tu entends blâmer ? — Oui. —Nous allons nous séparer, dis-nous adieu. —Soyez sages, adieu. »

—

J'arrive à des pièces de vers qui ont agréablement varié la physionomie de nos séances. Si, comme je l'ai dit plus haut, je ne suis pas dans tout cela l'ordre chronologique, perdu que je suis dans une quantité de procès-verbaux et d'autographes qui ne sont pas tous datés ni paginés, je prie le lecteur de croire du moins à mon extrême fidélité de reproduction.

MES OISEAUX.

Charmants oiseaux dont l'harmonie
Me fait passer d'heureux instants,
Avec vous, oui, dans la prairie
On voit renaître le printemps.

Dans les bois, hôtes infidèles,
Vous pouvez respirer en paix,
A l'abri des douleurs cruelles
Que l'on trouve dans nos palais.

Vous seuls comprenez l'existence
Que l'on doit mener ici-bas ;
De Dieu vous chantez la puissance,
Qui sème le mil sur vos pas.

Oh ! quand vous dévorez l'espace,
Vous nous montrez la liberté,
Et comme moi suivez sa trace,
En louant Dieu de sa bonté.

Oui, pour vos compagnes fidèles,
Chantez, amis, chantez toujours,
Quand vous réchauffez sous vos ailes
Le tendre fruit de vos amours.

Jullie avait d'abord terminé sa quatrième stance par ces deux vers :

En nous disant : suivez ma trace,
Pour vous aussi Dieu l'a créé *(sic)*.

On lui fit remarquer que le dernier renfermait une faute de participe, et qu'en rétablissant l'orthographe il n'y aurait plus de rime. Elle composa alors deux autres vers. Nous demandâmes : « Es-tu aussi contente de cette seconde pensée que de la première ? » Elle répondit : « Elle est moins belle que la première ; vous vouliez la rime. »

Le jour où cette pièce fut composée, l'un de nos plus spirituels fabulistes, M. D..... était présent à la séance. On demanda à Jullie : « Connais-tu M. D..... ? — Non. — Veux-tu qu'il nous récite une de ses jolies fables ? — Je veux bien. »

M. D..... récita une charmante fable intitulée : *Les souris* ; à peine l'avait-il terminée que la planchette, sur laquelle les deux expérimentateurs n'avaient pas cessé de tenir la main, se mit en mouvement et écrivit : « Bravos (*sic*). »

On pria Jullie de dire quelque chose à M. D..... ; elle fit quatre vers faibles, que je ne reproduis point ; puis, elle ajouta : « Je répondrai par une fable un autre jour que je lui dédierai. » On demanda : « Es-tu bien aise d'avoir fait la connaissance de M. D.....? — Oui. »

On ne songeait plus à demander des vers ; cependant la planchette se remit en marche et écrivit :

Pauvre mère, que j'aime,
Que ne puis-je te soulager?
Dans ta douleur extrême
Que Dieu veuille te protéger!

La mère de M. J...., présente à la séance, était souffrante ; cette dame demanda à Jullie : « A qui donc dis-tu cela ? — A vous, ma bonne dame. » Ce fut l'adieu de Jullie.

J'oubliais de dire qu'au début de cette séance, Jullie, à qui l'on avait demandé une fable, avait répondu : « Je ne suis pas disposée. » On demanda : « Veux-tu bien du moins

nous faire quelques vers ? » Elle répondit : « Je veux bien pour vous plaire une seul pièce. » Et elle fit ses *Oiseaux*.

LES DEUX CHATS.

FABLE.

Dans des greniers quelque peu décrépits,
Vivaient deux chats en bonne intelligence,
Faisant aux rats, comme aux souris,
La guerre à toute outrance.
Un jour, nos susdits chats,
Du fond de leur cachette,
Virent deux souris sans fracas
Rêvant une conquête.
Nos deux rusés matois
Laissèrent nos souris travailler en silence
A ronger une porte en bois,
Pour pénétrer dans la dépense
D'un honnête bourgeois.
Le plus jeune des chats, au courage intrépide,
Voulait, sans plus tarder,
Sur nos deux souris se jeter,
Et les tuer d'un coup de sa griffe homicide.
Le plus âgé des chats
Fut d'un avis contraire.
« J'ai, lui dit-il, appris dans les combats
« A ne pas être téméraire.
« La prudence, ami, crois-moi,
« En pareille matière
« Est bonne conseillère.
» Il faut t'en rapporter à plus âgé que toi ;
« Et laissons nos souris achever leur ouvrage ;
« C'est, je crois, selon moi (1), le parti le plus sage.

(1) J'aurais pu bien facilement rendre ce vers meilleur, en retranchant les mots *je crois* ; mais je veux que le lecteur sache bien que dans tout le cours de cet opuscule, j'ai mis le plus grand scrupule, sauf les fautes d'orthographe, qui se rencontrent çà et là, à me conformer au texte de mes autographes.

« Puis, il nous leur faudra boucher,
« Quand elles se seront dans la chambre introduites,
« Le trou qu'elles ont su percer,
« Pour éviter leurs fuites (*sic*).
« Alors, mon cher matou,
« Nous leur pourrons, sans guerre lasse,
« Très poliment tordre le cou,
« Et n'écouter aucune grâce.
« Eh bien, que dis-tu du projet ?
« Dit le vieux chat, à la moustache grise.
« — Par saint Griffon, mon patron, c'est parfait ;
« Aussi je vote l'entreprise. »
Ce qui fut dit fut fait,
Et le succès couronna l'œuvre
Du vieux chat l'habile manœuvre ;
Et les souris du bon monsieur D.....
Trouvèrent mort au milieu d'un festin.

« A Monsieur D..... hommage de l'auteur. »

Avant d'écrire cette fable, promise dans une séance précédente, Jullie avait demandé cinq minutes de préparation et avait écrit en outre : « Que M. D..... veuille avoir la bonté de répéter sa fable », ce à quoi M. D..... eut l'obligeance de se prêter. Mais un incident plus curieux encore termina l'expérience. On avait critiqué le mot *fuites* mis au pluriel ; et voici la conversation qui eut lieu :

« Ce mot ne s'emploie pas au pluriel.—J'ai voulu mettre le pluriel. — Tu as eu tort. — Je veux. — C'est une faute. — Il n'y a pas de faute. — C'est ignorance de ta part. — Mais non, ce n'est pas ignorance ; le pluriel est partout ; enfin j'y tiens. »

On se le tint pour dit, on relut toute la fable à haute voix et Jullie écrivit : « C'est cela. »

Précédemment Jullie avait fait une première fable, intitulée : *L'orphelin suicide et l'oiseau.* Comme on avait supposé que ma présence (je m'amuse quelquefois aussi à faire

des fables) pouvait influencer les deux médiums, ces deux Messieurs expérimentèrent seuls en tête à tête ; quand j'arrivai, il y avait déjà plus de cinquante vers de faits. Jullie termina sa fable en ma présence et mit au bas : « A notre ami Mathieu, fabuliste, hommage de l'auteur. » Cette fable est trop longue et trop faible pour que je la reproduise; je craindrais d'abuser de la patience du lecteur. Elle renferme pourtant quelques jolis vers et de bonnes pensées. Quelques fautes s'y étant glissées, on pria, *le lendemain*, Jullie, dans une très courte séance, de les corriger sur mes indications, ce qu'elle fit; après quoi elle écrivit : « Mathieu est content, je pense; adieu. » Je profite de l'occasion pour dire que lorsque ce mot *adieu* est écrit par Jullie, c'est généralement une affaire terminée, on ne peut plus l'avoir, elle est partie, et c'est vainement qu'on la rappelle. — Que devient, en présence d'un pareil fait, cette influence de la volonté qu'on voudrait nous donner comme la cause unique de ces étranges phénomènes?

Jullie voulut un jour dire aussi son mot sur les savants, et voici l'épigramme qu'elle se permit. « Ce n'est pas fort » dira-t-on ; j'ai répondu d'avance à cette critique. Le trait final ne manque pourtant pas de malice.

Le corps des savants d'aujourd'hui
Est une société vaine.
En plein jour, quand le soleil luit,
Ils disent oui, mais non sans peine.
Ami, ne cherche pas à vouloir leur concours,
Pour toi ce serait peine extrême ;
Sans eux on s'instruira toujours,
Et sans qu'il soit besoin de prendre leur système.
Que t'importe leur jugement ?
En as-tu besoin pour t'absoudre ?
Tu nous ferais croire vraiment
Qu'ils ont au ciel fait présent de la foudre.

Voici deux pièces d'un autre genre, faites dans deux séan-

ces différentes ; je puis même dire dans trois séances, car la première de ces deux pièces renfermait des fautes qui furent corrigées dans une séance subséquente. Du reste, ces corrections ne réussissent pas toujours ; car dans cette même séance où Jullie se corrigea, elle composa d'autres vers, adressés à des personnes présentes, qu'on la pria vainement de retoucher ; elle répondit : « Je ne puis », et ajouta : « Adieu, je vais voir Émile. » Mais voici les deux pièces :

J'aime des champs l'admirable parure,
Des belles fleurs l'éclatante couleur,
J'aime les bois et la riche verdure,
Où l'âme en paix se plaît avec bonheur.
Oui, des oiseaux j'aime le beau plumage
Et de leurs chants les sons mélodieux ;
Du papillon inconstant et volage
J'admire aussi le vêtement soyeux.
De la nature oh ! parfaite harmonie,
De l'Éternel tu prouves la grandeur.
Oui, rendons grâce à son vaste génie ;
Prosternons-nous, il est le créateur.

—

LE PARDON.

De la société ne suis pas le caprice,
Sois franc, loyal et généreux.
Oh ! de ton cœur consulte la justice,
Il faut tendre la main à l'homme malheureux.
Veux-tu punir justement un coupable,
Et du mal qu'il a fait lui donner repentir ?
Oui, montre-lui ton âme charitable,
Fais-lui grâce pour l'avenir.
Jésus a dit, de la femme adultère,
A ces hommes méchants, pour elle sans pitié :
« Jetez lui la première pierre,
« Si parmi vous un seul est sans péché. »
De l'éternel imite la clémence,

Ne juge pas avec sévérité,
Et de ton cœur écoute l'indulgence ;
A ses bourreaux le christ a pardonné.

Dans la séance où fut composée cette dernière pièce, Jullie en arrivant avait écrit : « Jullie que vous demandiez était près de vous ; amis, salut. » On demanda : « Veux-tu faire des vers ? » Elle répondit : « Tout ce qui vous fera plaisir. » Avant d'écrire le titre de sa pièce, elle écrivit : « A mes amis en particulier. » J'ajouterai qu'elle avait fait des fautes dans cette pièce et qu'elle les corrigea. En outre elle donna une autre version pour le 12me vers. Elle avait écrit d'abord :

« Si l'un de vous est sans péché. »

Elle changea ce vers pour celui que j'ai conservé, en écrivant : « choisissez. » On lui demanda : « Lequel de ces deux vers préfères-tu ? » Elle répondit : « Le deuxième. »

La séance qui suit n'a pas été une des moins intéressantes. Une demi-heure se passa en vaine attente; aucun mouvement ne se produisait, et il y avait là une nombreuse société, qui attendait avec non moins d'impatience que les deux expérimentateurs eux-mêmes. Je dois dire qu'on ne s'était pas servi de la même planchette que précédemment ; on en essayait une nouvelle. Quand Jullie arriva, on lui demanda : « Pourquoi as-tu tant tardé à venir. » Elle répondit : « Il fallait me laisser dans la première planchette. » Ma petite Virginie qu'elle *paraît* affectionner (j'en demande bien pardon, mais c'est ainsi), entra tout à coup dans le salon ; la planchette écrivit aussitôt : « Bonjour, ma belle Virginie. » Je mentionne ce détail, parce qu'un peu plus tard Jullie retourna à l'enfant et lui fit un quatrain que je transcris ici pour n'y point revenir :

En toi, charmante Virginie,
Ma belle enfant aux songes d'or,
J'aime ta gaîté, ta folie
Et ton sourire plus encor.

Ce quatrain avait été précédé d'une pièce de vers plus importante, mais d'abord de cette petite conversation : « Es-tu esprit ? — Oui. — De quelle nature ? — Bon. — Quel lieu habites-tu ? — Le quatrième ciel. — Y jouis-tu de la vue de Dieu ? — Oui. — Dieu te permet donc de venir ? — Puisque je viens. » On demanda alors des vers, et une personne de la société ayant proposé une fleur pour sujet, la planchette écrivit : « Une fleur, soit. » Presqu'aussitôt le crayon se remit en marche et traça la pièce suivante :

LA ROSE A LA JEUNE FILLE.

Dans un jardin avec soin cultivé
Je vis un jour promener jeune fille,
Cherchant des fleurs la plus gentille,
Quand son regard fut soudain captivé
Par une belle rose,
Nouvellement éclose.
La belle enfant de la fleur s'approcha,
Sa tête avec amour sur elle se pencha,
De ses couleurs admirant la finesse
Et de sa tige la souplesse.
« Vous aimez de moi la fraîcheur, »
Lui dit la rose avec douceur ;
« Je suis ce qu'est jeune fille à votre âge,
« De la beauté la plus parfaite image.
« Éclose depuis ce matin,
« Je suis reine de ce jardin,
« Où d'un chacun je reçois les hommages,
« Comme aussi d'amoureux langages ;
« Mais en perdant de mes couleurs,
« Je vois de moi s'éloigner tous les cœurs.
« Hélas! sur nous quand pèse la vieillesse,
« Adieu beauté, plaisirs de la jeunesse !
« Nous n'avons plus sur nos vieux jours
« Que nos vertus dont on parle toujours.
« Fuyez, fuyez, ma jeune amie,

« De l'homme le discours trompeur,
« Si vous voulez pour votre vie
« Garder en vous la paix du cœur. »

Je pourrais placer ici, comme contraste, une pièce d'un genre bien différent, que Jullie, en proie à je ne sais quelle exaltation imprévue, composa un jour sous le titre de *la Chute des rois*, et qu'elle fit précéder de ce singulier préambule : « Pourquoi des vers, hommes légers, esprits faibles? La terre tremble sous vos pas; vous avez des yeux et vous ne voyez point, vous avez des oreilles et vous n'entendez point. Oui, des vers, comme des jouets aux enfants! Eh bien, soit, écoutez. » Mais je me trouve arrêté par le caractère politique de cette pièce, bien qu'elle ne renferme que des idées générales, en vers généralement faibles d'ailleurs. Je puis toutefois, pour en donner une idée, reproduire le passage suivant, dans lequel Jullie, s'adressant à des tyrans imaginaires, s'écrie :

Ne vous souvient-il plus? ou ne voulez-vous croire
A la voix du Christ-Dieu prêchant la liberté?
Votre règne ici-bas n'est qu'un règne illusoire ;
Chapeaux bas, Messeigneurs, devant l'égalité!
Ne cherchez plus jamais à relever la tête ;
Sur ma foi ce seraient des efforts superflus.
Il est trop tard pour vous d'arrêter la tempête ;
Allez, fuyez, tyrans, vous ne règnerez plus.

Les pièces qui suivent sont bien plus dans le genre et dans les habitudes de notre petite Jullie.

LA FOI.

Je crois, mot sonore et sublime,
Je crois enfanta des martyrs,
Dont l'âme grande et magnanime
Exhalait à Dieu leurs soupirs.
Voyez ; ces hommes courageux,

Ayant au cœur la foi divine,
Vont prêchant la sainte doctrine
Que leur donna le roi des cieux.

Les voyez-vous parcourant les contrées,
Avec une sublime ardeur,
Semant partout les paroles sacrées
Du Christ, notre divin sauveur ?

Leur croyance est comme la foudre,
Dont l'éclat réduit tout en poudre ;
Et ces apôtres saints, guidés par Dieu très-haut,
Changent le monde ancien en un monde nouveau.

Oh ! foi, brillant soleil, phare de l'espérance,
Sois pour tous ici-bas la branche de salut ;
Avec la charité tu soutiens l'existence,
L'homme ne faillit pas quand il a ta vertu.

Du savant Galilé (*sic*) tu soutins le système ;
Aide-nous de nos maux à supporter le poids,
Et pour aller à Dieu, notre juge suprême,
Puissions-nous comme lui dire en mourant : Je crois !

L'ESPÉRANCE.

Salut, ô divine espérance,
Ange éclos du regard de Dieu ;
Ton sourire est pour la souffrance
Comme l'étoile est au ciel bleu.

De douce illusion tu berces notre enfance ;
Sous ton regard puissant l'on grandit chaque jour,
Et le cœur attristé, divine providence,
Te salue au réveil comme un ange d'amour.

De l'être abandonné tu calmes la souffrance ;
Sur son chemin désert tu sèmes quelques fleurs,
Dont les parfums divers embaument l'existence,
Et chassent de son cœur les chagrins et les pleurs.

Les malheureux proscrits, plongés dans la misère,
Dans ton regard brillant consultent l'avenir ;
Victimes de la foi, sur la rive étrangère,
D'un sourire charmant daigne les soutenir.

Oh ! oui, salut à toi, divine protectrice ;
Sois toujours ici-bas de l'homme le soutien,
Et quand des malheureux finira le supplice,
Sois encor près de Dieu son bon ange gardien.

LA CHARITÉ.

Que l'âme généreuse et bonne
Donne au pauvre qui tend la main,
Pour mériter une couronne
Que lui garde l'être divin.

Oh ! si parfois dans votre route
Vous rencontrez des malheureux,
N'élevez jamais aucun doute,
Et donnez en fermant les yeux.

Il n'appartient qu'à l'ame étroite
De peser le prix d'un bienfait ;
Il ne faut pas que la main droite
Sache ce que la gauche a fait.

Oui, l'aumône est une prière,
Qui monte droite vers les cieux,
Et Dieu bénit toujours sur terre
Celui qui donne aux malheureux.

Quand vous semez dans la sébile
De la veuve ou de l'orphelin,
Vous cultivez un champ fertile,
Qui pour eux produira du pain.

Il faut soulager la misère
De ceux qui souffrent ici-bas,
Pour quitter saintement la terre,
En passant de vie à trépas.

Je dois dire que ces trois pièces n'ont pas été faites dans l'ordre que je leur ai assigné selon l'usage. La *charité* a été faite la première, comme mot donné. Nous étions en séance ; l'assistance était nombreuse ; c'était le 6 octobre. Jullie était priée de faire des vers. Une des personnes présentes proposa pour sujet la *bataille de l'Alma*. La planchette écrivit : « Pourquoi du sang ? » Une autre personne jeta de sa place le mot *charité* ; la planchette écrivit aussitôt : « La charité, soit, j'aime mieux cela, » et elle traça les vers qu'on vient de lire. Huit jours après (13 octobre), des vers furent encore demandés à Jullie ; la planchette écrivit d'elle-même : « Je vous ai chanté la charité.. *L'espérance*. » Ce dernier mot formait le titre de sa nouvelle pièce. Enfin, quinze jours plus tard (27 octobre), nous demandâmes la *foi*, afin d'avoir les vertus théologales au complet.

Je puis noter ici de curieux incidents qui se produisirent dans ces trois séances.

Le jour où la pièce sur la charité fut composée, deux expériences avaient lieu simultanément ; nous avions voulu expérimenter en partie double. Jullie arriva d'abord gaiement ; car, après avoir signé son nom, sur la remarque d'un assistant que ce nom, contrairement à l'usage, renfermait deux *l*, elle écrivit : « On ne peut arriver à vous qu'avec deux ailes (*ll*) ». Mais elle eut de la peine à se mettre en train. Le voisinage de la seconde planchette, où l'on n'obtint d'abord que des phrases niaises et décousues, paraissait la tourmenter. Elle écrivit : « Je suis contrariée, laissez-moi tranquille ». On demanda « De quoi es-tu contrariée ? — Du voisinage. — Qui donc est à côté? — Satan ; s'il ne part, je m'en vais. »

On interrompit l'expérience voisine, et ce fut alors que Jullie composa les vers sur la charité. Quand elle les eut terminés, les deux autres expérimentateurs se remirent à l'œuvre. L'un d'eux était M. ***, médium puissant, dont j'ai parlé dans ma première brochure, et qui, poète lui-même, obtient avec la planchette ou le guéridon des vers souvent

très remarquables. La planchette écrivit le quatrain suivant:

J'aime le cœur fervent qui s'ouvre à la tendresse,
J'aime l'esprit heureux, facile à la gaîté ;
Mais je hais Lucifer, dont la fourbe traîtresse
Sous un nom supposé chante la charité.

Puis elle ajouta : « Jullie est une f..... menteuse ».

(Quelques jours après, Jullie, priée de s'expliquer sur ces vers, qui avaient causé un grand scandale dans l'assemblée, écrivit : « La vérité seule offense, amis ; c'est un être maudit qui a dit cela. »)

Le jour où l'*espérance* fut composée, la séance avait pris d'abord un tout autre caractère. Voici comment elle avait commencé :

« Nous désirons avoir un entretien avec toi. — Que me veulent mes bons amis? — Nous désirons que tu nous éclaires sur la nature de ces expériences ; nous discutons toujours entre nous, et nous n'arrivons à rien. — Pourquoi toutes ces discussions ? Vous ne devinerez jamais. — Eh bien, veux-tu nous aider à deviner? — Non, je ne puis. — Pourquoi? — Indiscrétion. — Comment ! Il y a indiscrétion, et tu ne peux nous aider? — Que voulez-vous de moi?... C'est inutile... ça m'est défendu. — Nous voudrions convaincre les incrédules. — Que m'importent les incrédules?... Je m'ennuie... vous me tourmentez, mes bons amis. — Veux-tu alors deviner des objets cachés ? — Amis, laissons tout cela, s'il vous plaît. »

Madame J...., qui depuis longtemps souffre de l'estomac, eut alors l'idée de demander à Jullie une consultation. Jullie écrivit : « Je veux bien ; un moment de réflexion. » Puis, quelques minutes écoulées : « C'est très simple. Prends, bonne amie, tous les matins, à jeun, du lait chaud, bien sucré, dans lequel tu mettras deux cuillerées de rhum ; c'est le seul remède. Puis tu ne mangeras que des viandes adultes et rôties et tu boiras du bordeaux. Fais cela d'abord pendant un mois, puis nous verrons. » Interrogée sur la nature de la

maladie, elle écrivit : « Manque de soins, faiblesse d'estomac ; c'est tout. » Un pharmacien présent critiqua le mélange de lait et de rhum ; elle écrivit : « Les médecins ne connaissent pas tout. » Et elle ajouta : « Je le répète, il lui faut du lait chaud, bien sucré, avec du rhum ou de la bonne eau-de-vie ; une tasse à thé pour le lait, une cuillerée à bouche ou deux à café pour le rhum ou l'eau-de-vie. » Une personne présente demanda aussi une consultation pour quelqu'un de sa connaissance ; mais Jullie répondit : « Je ne suis pas médecin pour tout le monde. C'est pour une bonne mère amie que j'ai dû donner cette simple consultation, et elle est bonne ; qu'elle la suive, elle s'en trouvera bien. »

Ce fut après cette consultation, ou plutôt après quelques vers, assez faibles et que je supprime, adressés à un magistrat présent, qu'elle composa la pièce sur l'espérance. Lorsqu'elle l'eut terminée, on demanda, à propos du dernier vers : « Avons-nous tous un ange gardien ? — Oui. — Quel est celui de M. *** ? — Il n'a pas de nom ; c'est un esprit comme moi... tout le monde a son bon esprit.... le mauvais n'est pas personnel. — Ainsi nous avons toujours un bon esprit ? — Oui, vous en avez toujours un bon. — Tu veux nous faire croire aux anges gardiens ; il y a des gens qui ne croient même pas à Dieu. — Les sots seuls le nient. — Des gens d'esprit ont cependant professé l'athéisme. — Amour-propre... adieu, mes bons amis, je vais rejoindre mon frère. »

Enfin, le jour où fut composée la pièce sur la foi, on commença par demander à Jullie si elle la voulait faire ; elle répondit : « Oui, dans cinq minutes. » On demanda alors : « Pourrais-tu faire autre chose pendant ces cinq minutes ? » Elle écrivit : « Exigence. » Puis, comme l'on causait en attendant, elle écrivit : « Bavards. » Lorsque la pièce fut achevée, on remarqua une incorrection dans la dernière stance ; la construction de la phrase était vicieuse. Elle se prêta de bonne grâce à la correction. On relut alors la stance telle qu'elle l'avait refaite, et telle que je l'ai imprimée ; elle écri-

vit : « C'est cela. » Et comme l'assemblée applaudissait, elle ajouta : « Vous êtes contents, je suis heureuse. »

On voulut lui faire deviner des objets cachés ; elle écrivit : « Je vous prie, ne me tourmentez pas par vos questions. » ; puis, après une courte interruption : « Vous n'avez plus rien à me dire ? » Pour profiter de la bonne volonté que cette dernière phrase semblait annoncer, on lui demanda des vers sur une jeune fille présente, belle et gracieuse personne. Elle en fit quatre ; mais ils étaient faibles, et je les passe sous silence. Jullie parut avoir conscience de cette faiblesse, car elle écrivit : « C'est faible, mais je prendrai ma revanche une autre fois. — Quand ? — Quand vous voudrez. »

La séance se termina par un incident qui nous intéressa et nous égaya beaucoup.

On proposa à Jullie de retoucher sa pièce sur l'espérance, dont quelques passages laissaient à désirer ; elle écrivit : « Oui, lisez-moi l'*Espérance*; je corrigerai ce qu'il faudra changer; je marcherai quand il faudra changer ; allons, dépêchez-vous. » On lut donc les stances l'une après l'autre, et la planchette, se mettant en marche à divers passages, exécuta trois ou quatre corrections. Il advint que le lecteur se trompa à la dernière stance et estropia un vers ; aussitôt la planchette entraîna les mains avec un mouvement d'impatience, et le crayon traça des lignes dont le papier se trouva déchiré. Jullie écrivit alors : « Malheureux que tu es ! lis comme il faut ; allons, allons. » Le lecteur recommença, cette fois sans se tromper ; Jullie écrivit : « C'est cela. » Et comme on se plaignait du mouvement d'impatience auquel elle s'était livrée, elle ajouta : « L'auteur est susceptible. »

VERS A MADEMOISELLE ***

A MON AMIE.

Hélas ! je cherche en vain sous la voûte des cieux
Un astre étincelant où reflète ton âme ;
Rien ne peut égaler le d*ia*mant de tes yeux,

Où l'on voit scintiller cette divine flamme.

Oui, ton regard, Marie, est un tableau vivant,
Où l'on peut de ton cœur admirer la richesse ;
Ton sourire est pour tous un bonheur délirant,
Et pour le mériter vers toi chacun se presse.

Rose du paradis, belle fleur des amours,
Semant sur tous tes pas le parfum, la rosée,
N'es-tu pas la beauté que l'on rêve toujours,
Et dont le souvenir rend notre âme enivrée ?

Le ciel en te donnant la bonté, la douceur,
A voulu par ces dons te rendre encor plus belle.
Bien des gens à te voir envîront ta candeur,
Et ton père en secret bénira son Estelle.

Cette pièce de vers est celle qui avait été promise dans la précédente séance. La nouvelle séance commença mal. Jullie était mal disposée; elle se disait affligée; elle s'intéressait à des malheureux qui combattaient pour la liberté. Mademoiselle *** n'était pas encore arrivée ; nous demandâmes : «Si Mademoiselle*** vient,ne lui feras-tu pas les vers que tu lui as promis ? « Elle répondit : « Je tiendrai ma parole. » Elle les composa en effet, après l'arrivée de Mademoiselle ***; mais à peine les eut-elle achevés qu'elle écrivit : « Adieu, mes bons amis, le malheur m'attend, je pars, adieu. »

Voici, pour terminer la partie poétique de ce chapitre, quelques vers encore, antérieurement faits, mais que je retrouve seulement en ce moment. M. J.... avait demandé des vers pour sa mère, présente à la séance. Jullie ne se fit pas prier ; elle composa, en l'adressant à M. J.... lui-même, une petite pièce, trop faible pour que je la reproduise en entier, mais qui se termine ainsi :

Oh ! de son âme,
Toute de flamme,
Admire le bonheur,

Quand elle presse
Avec ivresse
Ta main contre son cœur.
Évite-lui des chagrins, des alarmes.
Sous son regard, pour essuyer ses larmes,
Reste toujours, ami, crois-moi ;
Car elle t'aime
Plus qu'elle même,
Et son amour après Dieu, oui, c'est toi.

Ces vers adressés par une jeune fille à un jeune homme qui n'a plus son père et qui demeure avec sa mère dont il est le seul enfant, ont, si je ne me trompe, à défaut de mérite littéraire, quelque chose de naïf et de touchant. C'est pour cela que j'aurais regretté de les passer sous silence. Il peut arriver que le lecteur y soit tout-à-fait indifférent, car on se trompe souvent sur les choses de sentiment, et ce qui impressionne les uns laisse quelquefois les autres bien froids ; mais je puis affirmer que nous y avons été sensibles, nous qui expérimentions, particulièrement Madame et M. J..... J'ajoute que si ces expériences ne sont pas des réalités quant à l'existence des agents de la planchette, elles offrent du moins une telle apparence de vérité, qu'on se laisse facilement entraîner à l'illusion qu'elles produisent. Ceux qui n'ont rien fait, qui n'ont rien vu, souriront peut-être en lisant ces lignes, mon Dieu ; qu'ils sourient, je ne leur en voudrai pas beaucoup pour cela.

Il me reste trois courtes séances à raconter ; elles seront par leur nature même, le curieux couronnement, sinon le dénouement final, de cette petite histoire.

Le 8 décembre 1854, nous attendions Jullie, et Jullie ne venait point. Tout-à-coup la planchette se mit en mouvement et traça ce qui suit :

« Espace, le 8 décembre 1854.

« Mes bons amis,

« Pardonnez-moi mon absence, si je ne puis venir aujour-

« d'hui au milieu de vous. Des raisons puissantes, que je ne « peux vous expliquer, m'empêchent de répondre à votre « appel et me forcent à me tenir éloignée pendant quelque « temps. Que votre âme généreuse et forte se tienne en éveil. « De grands événements se préparent ; je ne puis vous en « dire davantage.

« Je termine ma lettre en vous disant : espérance et cou- « rage ! et croyez-moi toujours votre fidèle

« Jullie.

« *P. S.* A bientôt. »

Ainsi nous venions de recevoir une lettre de Jullie (lettre à la suite de laquelle Émile, son frère, vint écrire : « Je ne sais pas où elle est. ») Ce nouveau résultat, si imprévu, mit le comble à toutes nos surprises antérieures, et plus d'un lecteur se croira décidément mystifié à cet endroit ; non, il n'est pas plus mystifié ici qu'il ne l'a été jusqu'à présent. L'homme qui écrit ces pages et qui signe ce nouvel opuscule des deux mains, comme il a signé le premier, n'a jamais songé à mystifier personne; il raconte des choses incroyables, parce qu'il les a vues et touchées pendant un an, parce que vingt personnes de sa société les ont vues et touchées comme lui, parce que cent autres les verront et les toucheront quand elles voudront s'en donner la peine.

Mais je continue.

Le 15 décembre, nous demandions encore Jullie, et la planchette écrivit :

« Immensité, le 15 décembre 1854.

« Mes bons amis,

« Ayant entendu votre voix et ne pouvant répondre en « personne, toujours pour les mêmes motifs que je vous ex- « pliquerai plus tard, j'emploie la voie télégraphique, « pour ne pas vous laisser sans nouvelles de moi. Je vous « réitère mes recommandations : force et courage ! et croyez- « moi toujours votre bien-aimée

« Jullie.

« Un baiser pour ma bonne Virginie. »

Enfin, le 29 décembre, nous nous réunîmes pour savoir si nous aurions une troisième lettre ou une visite, ce fut une visite qui nous arriva. Jullie signa d'abord son nom, puis écrivit : « Je cède à vos instances, mais je ne puis rester qu'un instant... Dans trois mois, mais pas avant. » Nous lui demandâmes : « Veux-tu nous faire quelques vers? » elle répondit : « Je vous ai dit que je ne pouvais rester qu'un instant ; ainsi, mes amis, adieu et à trois mois. » Nous demandâmes encore : « A quoi appliques-tu ce délai de trois mois ? est-ce aux événements dont tu as parlé dans ta première lettre? est-ce à ton retour ? » Nous eûmes pour réponse : « Le tout », puis une ligne noire comme signe de départ, et ce fut en vain que MM. J.... et D.... implorèrent une nouvelle manifestation de leur esprit familier.

Ici donc se terminent nos relations avec l'aimable visiteuse; se renouvelleront-elles dans trois mois ? je l'ignore. On peut compter du moins que, si Dieu nous prête vie, nous l'essaierons.

Bien des personnes autour de nous se sont intéressées à cette histoire de Jullie, à ses conversations, à ses poésies, obtenues, ne l'oublions pas, par deux personnes étrangères à l'art de la versification. Puissent mes lecteurs y avoir trouvé le même intérêt ! puissent-ils aussi n'éprouver aucun doute à l'égard de cette *fabrication* de vers extranaturelle ! — Est-ce qu'elle est possible ? dira-t-on.—M. de Gasparin dans son dernier ouvrage dont je parlerai bientôt, s'écrie à propos de certains phénomènes mystérieux de la physique et, par induction, à propos du phénomène du mouvement des tables ; « Tout cela est-il possible ? Il faut bien que cela soit possible, puisque cela est. » J'ai pris cette excellente phrase pour épigraphe de ma brochure ; qu'elle soit aussi ma réponse à la question que je viens de poser. Oui, *il faut bien que cela soit possible, puisque cela est.*

EXPÉRIENCES DIVERSES.

Je suis assez embarrassé pour faire ce chapitre ; car je ne puis tout raconter, et je suis forcé de choisir parmi des expériences qui ont presque toutes un intérêt égal. Essayons pourtant.

Et d'abord Satan nous a rendu de nombreuses visites. Quand je dis *Satan*, entendons-nous bien. De même que pour les expériences précédentes où son nom a figuré, je ne dis pas que ce fût réellement Satan ; mais, réalité ou simple apparence, je suis bien forcé de m'exprimer ainsi. Autrement je tomberais dans le *Virgile travesti* :

Là je vis l'*ombre* d'un cocher,
Qui, tenant l'*ombre* d'une brosse,
En frottait l'*ombre* d'un carrosse.

Ne pouvant donc répéter à chaque instant l'*apparence de Satan*, je demande la permission de dire *Satan* tout court ; les personnes qui croient que nous avons véritablement affaire à lui dans nos expériences m'en sauront gré, les autres m'excuseront.

Satan a été pour nous, je le répète, un fréquent visiteur ; j'ai de lui plusieurs signatures, dont une très-curieuse, qu'il fit un jour dans un salon avec une espèce de rage ; nous crûmes que le paraphe ne finirait pas. C'étaient précisément MM. J..... et D..... qui avaient la main sur la planchette. Ils demandaient Jullie, et, contre l'ordinaire, ce fut Satan qui vint. Il fit un quatrain assez spirituel que l'on fut forcé de dérober aux regards des dames présentes et que je ne puis reproduire ici, parce qu'il est obscène. On peut s'attendre, du reste, quand cet interlocuteur se présente, à des mots grossiers, à des expressions ordurières, à des railleries d'un goût plus ou moins équivoque. C'est généralement un Satan vulgaire. Il écrivit un jour : « Je suis un *saligot*. » Ce n'est pas le Satan des livres saints, ni celui de Milton. Une seule fois,

dans nos expériences, il se montra convenable, si je puis m'exprimer ainsi, et voici l'entretien que nous eûmes avec lui. « Qui es-tu, toi qui viens d'écrire ce vilain mot? (c'était le mot M...., bien connu des expérimentateurs du guéridon et de la planchette). — Satan. — N'as-tu que cela à nous dire? — Pourquoi me persécutez-vous? — Comment te persécuterions-nous ? nous ne t'avons pas appelé. — Vous vous trompez. — Comment cela? — En appelant un esprit. — Es-tu un bon esprit? — A quel point de vue? — Au point de vue de la bonté et de la moralité. — Je ne suis ni bon ni moral. — Quelle est ton origine? — Orgueil contre Dieu. — Qu'étais-tu avant d'être victime de cet orgueil? — Ange. — As-tu beaucoup de compagnons? — Il y en a des légions. — Quel en est le chef? — Il n'y en a pas. — Pourquoi signes-tu tour à tour *Béelzébuth*, *Lucifer*, *Asmodée*, etc.? — Ce sont les noms qu'on nous donne. — *Satan* est donc un nom générique? — Oui. — Et les bons esprits viennent-ils aussi nous visiter? — Ils ne viennent pas à l'appel des hommes. — Et les âmes des morts? — Elles peuvent revenir. — Connais-tu Jullie? — Oui, elle a existé. — Est-elle sauvée ou damnée? — Je ne veux pas le dire. — Est-ce elle qui a fait les vers que nous avons recueillis? —Oui. »

Cette question sur Jullie fut répétée par moi quelque temps après dans une maison où une jeune personne, douée de beaucoup d'influence, avait reçu la visite du même personnage. La planchette écrivit : « Oui, je la connais, puisque moi-même je vais chez toi. » Cette jeune personne obtient à elle seule des résultats; je n'ai encore rencontré qu'elle qui fût douée de cette puissance. Elle prend un crayon entre ses doigts, et à peine l'a-t-elle posé sur le papier, que sa main s'agite d'un mouvement nerveux, elle est entraînée, et le crayon trace avec une grande rapidité des phrases analogues à celles que nous obtenons dans nos expériences.

Je sais deux autres jeunes personnes qui expérimentent également avec le crayon sans planchette, mais l'une des deux pose sa main sur la main de sa sœur qui tient le crayon;

il y a donc double action. Du reste, ces deux jeunes personnes réunies font merveille. Elles introduisent le crayon dans un livre renfermant des gravures ; le livre est légèrement ouvert à l'endroit où se fait sentir la présence de l'une d'elles ; personne ne voit la gravure, pas plus les assistants que les deux médiums. L'ignorance à cet égard est complète de la part de tout le monde, et c'est un point bien important. Eh bien, lorsque le crayon a été mis ainsi en contact pendant quelques secondes avec la gravure, lorsqu'il est *censé l'avoir vue*, ces demoiselles le placent sur le papier, en le tenant comme je viens de le dire, et le crayon désigne le sujet de la gravure, quelquefois même en le paraphrasant. Je n'aurais qu'à nommer le père de ces deux jeunes filles pour lever tous les doutes qu'on pourrait avoir sur l'authenticité de cette remarquable expérience, qui, loin d'être un accident, un hasard, a réussi nombre de fois, en présence des personnes les plus recommandables.

On comprend qu'après avoir eu connaissance d'un semblable résultat, nous avons éprouvé, mes collaborateurs et moi, le plus vif désir de l'obtenir aussi. Nous nous sommes mis à l'œuvre, et je dois dire qu'après avoir fait plusieurs essais, nous avons réussi trois fois seulement ; mais trois fois c'est déjà quelque chose. Trois fois un objet présenté dans une main fermée a été désigné par le crayon de la planchette, préalablement introduit entre deux doigts pour toucher l'objet. La première fois, c'était une pièce d'or de vingt francs ; la seconde, c'était un lorgnon ; la troisième, c'étaient deux verres détachés d'une paire de lunettes. Expliquera qui pourra cette merveilleuse faculté, accidentelle chez nous, constante chez les deux filles de M. ***; on la comparera, si l'on veut, à la lucidité de certains somnambules magnétiques; je ne me charge, moi, que de la constater, comme une des faces du mystérieux phénomène qui nous occupe.

Pour en revenir à Satan, j'ajouterai que ses visites ont eu lieu également chez des personnes de ma connaissance et qu'elles ont revêtu à peu près le même caractère. Une de ces

visites a cependant offert quelque chose de particulier. Satan écrivit : « Me voici. Lequel de vous est brave? Lequel ? j'attends. » Les deux personnes qui étaient à la planchette répondirent : « Tous les deux. » Satan insista : « Lequel ? — Moi, répondit l'un des expérimentateurs. — Ecris ton nom. — Ecris le tien. — Après toi ; ton nom de baptême.... Aimes-tu l'or ? — Ton nom à toi-même. — Es-tu un enfant ? — Ton nom, dis-je. — Après toi. » Satan ne voulut pas signer le premier, et son interlocuteur recula devant l'initiative ; cette apparence de pacte l'effraya, et l'expérience fut abandonnée.

Après les visites de Satan je puis placer celles des *follets*. Qu'est-ce qu'un follet? je ne le sais pas plus que vous, mon cher lecteur ; tout ce que je sais, c'est que plusieurs fois l'agent de la planchette s'est annoncé sous cette qualification, vraie ou fausse, chez moi ou ailleurs. Cela est particuièrement arrivé plusieurs fois à M. D..., opérant avec un de ses amis. L'un de ces follets écrivit : « Je cours et voltige sans cesse ; si près de vous je m'arrête, c'est pour vous dire bonjour ; à vos amours soyez fidèle... Je suis le pied du cerf, je suis l'aile de l'oiseau, je suis l'étoile qui se lève et disparaît ; adieu. » Un autre écrivit : « La constance donne de beaux jours, et le contraire fait couler les larmes à vos épouses fidèles. — Ton nom? — L'amour constant. — Ton nom véritable ? — Je n'en ai pas, les esprits follets n'en ont pas. — Qu'est-ce donc qu'un esprit follet? — Tu ne le comprendrais pas. » Un troisième et un quatrième firent des vers légers, tant bons que mauvais, mais pas assez bons ou trop légers pour que je puisse les reproduire.

Un jour que j'expérimentais avec mon ami M. V. B., nous eûmes nous-mêmes la visite de deux follets. Le premier nous donna cette définition : « On appelle esprits follets des esprits légers qui remplissent une partie des espaces séparant notre monde des autres planètes. » Nous eûmes avec le second l'entretien suivant : « Es-tu heureux ? — Oui. — As-tu été créé avant l'homme ? — Oui. — Fais-tu

partie des anges? — Non. — Et des démons? — Non. — Es-tu immortel ? — Oui. — Et l'homme, est-il immortel ? — Oui. — Deviendra-t-il esprit follet ? — Non. — Es-tu avec Dieu ? — Oui. — Autant que les anges ? — Non. — Pourquoi ? — Ils sont plus parfaits. — Peux-tu arriver plus près de Dieu ? — Oui. — Comment ? — Par mes services. — Où habites-tu ? — Dans l'espace. — Que fais-tu ? — Ce qui m'est ordonné. — Par qui ? — Dieu, et les hommes. — Tu es donc aussi sous les ordres des hommes ? — Je suis libre d'agir comme je le désire. — Peux-tu être utile aux hommes ? — Oui. — Comment ? — Par les bonnes pensées que je leur inspire ? — Et pour leurs intérêts matériels ? — Non. — Les esprits follets paraissent portés à la gaité, le sont-ils réellement ? — Oui. — Cela n'est pas incompatible avec leur mission ? — Non. »

Après les follets j'aurais à mentionner des visiteurs de toute sorte arrivant tour à tour dans la planchette, paraissant même quelquefois s'y disputer la place ; j'en dirai seulement quelques mots. Ici c'est une âme en peine, écrivant que l'enfer est la privation de la vue de Dieu et que néanmoins elle éprouve de véritables souffrances parce que Satan *la brûle de son haleine* ; là c'est une âme qui, sans s'expliquer sur sa position présente, écrit des choses plus ou moins raisonnables, plus ou moins conformes au caractère révélé par le nom historique qu'elle s'est donné. Un jour, c'est un esprit obscur qui raconte, en *lettres gothiques*, qu'il est né dans le quatorzième siècle, qu'il était recteur d'université en Espagne, etc. Un autre jour, c'est le grand Newton, écrivant des sentences en *lettres majuscules* et traçant des figures de mathématiques.

Un certain soir, chez M. V. B., nous eûmes pour signature le nom d'Hennequin. La planchette écrivit : « Respect aux âmes des morts ! elles sont sans cesse avec vous qui vous écoutent. Le corps repose dans la terre, mais l'âme a toujours la vie que Dieu lui a donnée. » Je fis tout haut, mais sans m'adresser à notre interlocuteur, l'observation que si les mani-

festations de la planchette étaient l'œuvre de Satan comme certaines personnes le prétendent, il était remarquable que Satan ne prêchât point le matérialisme. La planchette écrivit aussitôt : « Ça lui est défendu. » Elle ajouta : « Salut ! espérance et courage ! » et ce fut tout. Dans cette même séance nous eûmes (toujours sous les mains de MM. J.... et D...) une dizaine de vers très-spirituels, ma foi, mais obscènes, dont l'auteur déclara être un *esprit cochon*. Nous lui dîmes : « Mais, malheureux ! il y a ici des dames. » La planchette écrivit : « Raison de plus. »

Par contre, un *bon esprit* (ce fut ainsi qu'il signa) composa un jour une petite pièce de vers sous les mains de MM. J.. et V. B... Le sujet proposé était *Dieu*. Voici cette pièce :

Je vais sur ma lyre
Vous chanter les cieux ;
Soutiens mon délire,
Muse de ces lieux.

Le vent qui gronde au loin sur la haute montagne,
Dans son puissant langage annonce l'Eternel,
Comme l'humble berger et sa tendre compagne,
Lorsque dans leur prière ils invoquent le ciel.

Dans son sublime cours à travers les espaces,
Le soleil à son tour chante le créateur,
Et partout en passant laisse de nobles traces,
De son sein bienfaisant répandant la chaleur.

Dans une plus modeste et plus terrestre sphère,
Le doux astre des nuits célèbre Jéhova ;
Sa lumière timide éclaire le mystère
Des tendres entretiens que l'amour provoqua.

Dieu paraît au milieu de toutes nos pensées.
L'homme aussi par ses chants célèbre son auteur ;
Ses œuvres, qu'une main de génie a tracées,
Offrent le plus beau titre à l'œil admirateur.

Une particularité assez curieuse, fut que pendant le cours de cette expérience, M. J...., ayant dû se déranger quelques instants, je mis la main à sa place sur la planchette, ce qui n'empêcha pas l'action de se continuer, et deux vers furent ainsi faits, le septième et le huitième.

Voici enfin une pièce obtenue par MM. J.... et D...., mais sans l'intervention de *leur* Jullie ; c'est pourquoi je la place dans ce chapitre. La planchette avait écrit : « Salut à tout le monde ! » et comme on lui demandait : « Qui es-tu ? » elle répondit par les vers suivants:

Moi, je suis la brise du soir,
Du matin la fraîche rosée,
La châtelaine du manoir,
La belle rose parfumée.

Je suis le rêve des amours,
Et mon royaume est dans l'espace ;
Je cours et voltige toujours,
Sans laisser après moi de trace.

Je suis le murmure de l'eau,
Qui serpente dans la vallée.
J'aime le doux chant de l'oiseau,
Le ver luisant sous la feuillée.

Je suis la vague de la mer,
Que soulève aux cieux la tempête,
Le silence dans le désert,
Ou bien la muse du poète,

Je suis l'étoile du berger,
Qui chante au loin sur la montagne,
De ses amours le messager
Près de sa fidèle compagne.

Oui, j'aime le champ de l'honneur,
Où je souris à la victoire ;
Sur le front du guerrier vainqueur,
Je suis la couronne de gloire.

Je hais l'avare et son trésor,
Au cœur égoïste et sordide,
Foulant aux pieds l'honneur pour l'or,
Qu'il convoite d'un œil avide.

La pièce ne paraissait pas terminée ; on insista pour qu'elle fût continuée, mais la planchette écrivit : « C'est fini. » Toutefois on voulut connaître l'auteur de ces vers, qui ne sont pas les plus mauvais de la collection. Nous demandâmes : « Qui es-tu ? » La planchette écrivit : « Je vous ai dit qui j'étais. » Nous insistâmes, et le mot *Rosina* fut tracé par le crayon. Une jeune personne présente demanda : « Est-ce toi qui as fait la pièce qui vient d'être obtenue? » La réponse fut : « Oui, ma belle amie. »

Dans cette séance, on avait désiré, comme toujours, avoir Jullie, mais Rosina était venue à sa place. On lui demanda : « Connais-tu Jullie? » Elle répondit affirmativement ; on ajouta : « Pourquoi ne vient-elle pas ? » Elle écrivit : « Elle n'est pas disposée. » Cependant Jullie vint plus tard dans la soirée, et nous eûmes avec elle un court entretien : « Pourquoi n'es-tu pas venue plus tôt. — Laissez-moi mon secret. — Tu ne veux pas nous le dire? — Je n'ai pas besoin de vous dire pourquoi. — Étais-tu jalouse? — Oh ! non, je ne suis pas jalouse. La jalousie n'entra jamais en mon cœur. — Aimes-tu Rosina? — Je ne la connais pas. » Sur ces entrefaites, ma fille Virginie entra dans le salon. La planchette écrivit : « Bonjour, ma bonne petite Virginie. Tous les anges du ciel ont-ils veillé sur toi? Eh bien, tu ne me dis rien, mais c'est à toi, Virginie, que je m'adresse. »

Rosina était déjà venue, du reste, dans des séances précédentes, sans avoir rien écrit qui mérite d'être rapporté, si ce n'est peut-être le quatrain suivant, pour sa bizarrerie :

Rosina, belle fleur d'amour,
Est le nom, Messieurs, que je porte;
Pour venir vers vous en ce jour,
Nul n'a su m'ouvrir la porte.

En fait de choses bizarres, j'en pourrais signaler bien d'autres, mais je suis forcé d'abréger.

La planchette écrivit un jour le mot : Moustache. Une personne présente fit observer que c'était le nom d'un chien. La planchette répondit : « Chien toi-même. »

Un autre jour, la planchette avait tracé un mot illisible, mais qui avait l'apparence d'un nom écrit dans une langue étrangère ; on demanda : « Es-tu Anglais ou Allemand ?» La planchette répondit : « *Vos vouler parlair francese; niche, messirs; moa me f..ter de vos.* » Invitée à parler français, elle écrivit un mot ordurier.

Un autre jour encore, Satan étant venu dans la planchette, on souffla sur la planchette, comme pour renvoyer cet importun visiteur ; elle écrivit : « Tu me fais rire avec ton souffle, tu me donnes de l'air. » Dans une circonstance analogue, et dans la même intention, on avait frappé avec la main sur la planchette ; elle écrivit : « Tu te fais mal aux doigts. »

Un autre jour enfin, ce fut une espèce de parade qui se produisit. Le nom de Talma fut tracé par la planchette, puis celui de Gringalet. La planchette écrivit : « Silence au parterre !... Allez, la musique !... Allons, Gringalet, saluez ces messieurs et ces dames, et montrez-leur le grand panorama de la bataille d'Alma. »

Disons, avant de terminer, que plusieurs fois nous avons vainement essayé de faire écrire en dialectes étrangers les visiteurs de la planchette. Une seule fois nous avons obtenu successivement le nom de *Dieu* en sept ou huit langues différentes, mais en caractères français. Disons aussi que nous avons quelquefois essayé d'obtenir du dessin et de la musique, mais nous n'avons eu, des deux parts, que des choses à peu

près insignifiantes. Une fois pourtant, sans que nous l'eussions demandé, une colombe fut assez adroitement esquissée par le crayon de la planchette, qui écrivit au bas : *Messager des amours.*

Une chose bien digne d'intérêt serait la divination appliquée à des événements plus ou moins prochains. Nous n'avons pas réussi quant à nous ; mais je ne terminerai pas sans dire que des personnes très dignes de foi m'ont affirmé des succès de ce genre, notamment les suivants, qui m'ont été racontés par la personne même qui les a obtenus, et que sa position dans le monde, sa qualité de magistrat, mettent à l'abri de tout soupçon. La planchette, consultée vers la fin de l'année dernière par un lieutenant appartenant à la famille de ce magistrat, sur l'avancement qu'il avait à espérer, lui annonça qu'il était porté le troisième sur la liste de son colonel, et que l'année ne s'achèverait point sans qu'il reçût la double épaulette. L'officier trouva la prédiction fort invraisemblable, car il n'y avait pas lieu pour l'instant à des promotions, surtout à trois nominations de capitaines. Cependant il arriva qu'avant la fin de l'année, la formation de nouveaux corps fit avancer du même coup quatre lieutenants du régiment de cet officier, et qu'il fut un des quatre. On peut croire que ce fut là un effet du hasard ; je suis très-disposé moi-même à mettre une grande réserve dans l'appréciation de pareils faits. Toutefois, un second succès vint s'ajouter au premier. Il s'agissait, je crois, d'un chef de bataillon qui, contre toute vraisemblance également, et par suite de mutations tout à fait imprévues, fut nommé dans un régiment que la planchette avait indiqué. Voilà donc, sous les mêmes mains, deux prédictions à bref délai qui se sont réalisées ; mettons la seconde comme la première sur le compte d'une rencontre fortuite, et attendons que de nouveaux faits se produisent, non pas avec plus d'autorité, mais en assez grand nombre pour qu'on ne puisse plus raisonnablement les attribuer au simple hasard.

OBSERVATIONS

A M. le comte Agenor de Gasparin

Sur son ouvrage ayant pour titre

Des tables tournantes, du surnaturel en général et des Esprits.

M. le comte Agénor de Gasparin a publié, sur le sujet qui nous occupe, un ouvrage remarquable qui méritait à tous égards de faire sensation. Cet ouvrage forme un singulier contraste avec celui de M. le marquis de Mirville sur les Esprits. M. de Mirville voit du surnaturel partout, M. de Gasparin n'en voit nulle part. Il est même étrange de considérer à quel point deux hommes également distingués par l'instruction, par l'esprit, par le talent d'écrire, peuvent différer d'avis sur la même question. Cela seul forme pour l'observateur un curieux spectacle. Malheureusement, chez ces deux écrivains éminents, une pensée unique, absolue, commande et dirige les jugements qu'ils portent. L'un est un fervent catholique, l'autre est un protestant non moins fervent. Tous deux paraissent faire bon marché des rationalistes et des philosophes. Avouons pourtant que les rationalistes et les philosophes semblent être dans la meilleure position possible pour étudier des phénomènes tels que ceux dont il s'agit. Ils les étudient, en effet, en toute liberté d'esprit, et sans se préoccuper de savoir s'ils sont d'accord avec la Bible protestante ou avec la Bible catholique, avec le christianisme selon le pape, le christianisme selon les grecs, ou le christianisme selon Luther ou Calvin ; ils ne repoussent aucune explication *à priori*, prêts à accepter le diable lui-même, si le diable est démontré. Leur *siége* enfin n'est jamais fait, et si, comme je le suppose, ils recherchent consciencieusement la vérité, ils l'accueilleront toujours avec empressement, de quelque côté qu'elle leur arrive.

M. de Gasparin, comme M. de Mirville, ne pouvait donc échapper à cette conséquence rigoureuse de toute croyance absolue, celle de ne vouloir à aucun prix d'un fait nouveau ou d'une théorie nouvelle qui viendrait contrarier cette croyance. Ce n'est pas qu'il n'eût pu selon moi concilier avec sa foi protestante l'intervention du surnaturel dans les phénomènes des tables parlantes ; mais, outre que je n'affirme pas le surnaturel (je ne saurais trop le répéter), je ne m'établis pas juge de cette question. Je dirai seulement que peut être il eût été moins éloigné de le faire s'il eût connu les expériences au récit desquelles j'ai consacré cet opuscule, ou des expériences analogues. J'ai la conviction qu'il ne les connaissait pas à l'époque où il a écrit son livre; cette ignorance l'a rendu injuste malgré lui, car il n'a pas craint de s'inscrire en faux contre elles et de les condamner en masse, soit qu'il ne les connût pas du tout, soit qu'il les connût mal, ce qui est à peu près la même chose.

Non, M. le comte, vous ne les connaissiez point ; autrement vous n'auriez pas écrit à la page 80 de votre premier volume : « C'est en soi une chose très curieuse de voir la petite planche armée d'un crayon qui la traverse se mettre d'abord en rotation sous les deux ou trois mains formant la chaîne, puis *obtempérer à l'ordre qui lui est donné* et tracer des caractères sur le papier. La *pensée des opérateurs, ou de l'un d'eux*, se traduit ordinairement ainsi en écriture *assez lisible*.... Les oracles ainsi promulgués ne sont que le *décalque* de ce qui est dans la tête des personnes qui *dirigent* la planchette. »

La planchette, dites-vous, Monsieur, *obtempère à l'ordre qui lui est donné*. Pardon ; mais loin d'obtempérer à cet ordre qui lui est donné, je l'ai vue mainte fois, sous des mains habituées à réussir, et au milieu même d'une expérience marchant fort bien, refuser tout à coup de se mouvoir, puis se remettre en mouvement par je ne sais quel caprice dont les expérimentateurs, distraits et causant avec leurs voisins, n'avaient conscience que par son résultat même. Je l'ai vue de-

vant vingt personnes réunies pour assister à une expérience, faire attendre une demi-heure son animation, qui la veille avait eu lieu au bout de trois minutes. Les deux opérateurs avaient d'autant plus la ferme volonté de réussir, que la crainte d'un *fiasco* complet, pardonnez-moi cette expression, commençait à les préoccuper très vivement. Cependant rien ne bougeait, et lorsque le mouvement eut lieu, ils auraient été eux-mêmes fort embarrassés de dire pourquoi.

La *pensée des opérateurs ou de l'un d'eux*, dites-vous, Monsieur, se traduit ordinairement ainsi en écriture *assez lisible*. Et d'abord *assez lisible* est bien modeste. Je pourrais vous montrer dans ma collection des pages entières écrites avec une netteté remarquable, mais ceci n'a qu'une médiocre importance. La *pensée des opérateurs ou de l'un d'eux*... oh ! c'est ici que je vous arrête; j'en suis bien fâché, car vous êtes de ces hommes dont on voudrait toujours partager l'opinion, mais il m'est de toute impossibilité d'être ici de votre avis. Autant que nous pouvons nous rendre compte de nos actes et de nos idées présentes, je n'ai *presque jamais* vu la planchette traduire la pensée des opérateurs ; toujours au contraire, ou presque toujours, les résultats ont un caractère de spontanéité, d'imprévu, qui ferait bien plutôt croire à la présence d'une intelligence complètement en dehors de nous. Que si nous créons nous-mêmes ces imaginations, ces fantômes, ces visions et ces rêves, il n'en est pas moins vrai que nous n'en avons pas conscience; et peut-on prétendre alors que ce soit *notre pensée* qui se traduise ? Il y a là, de toute manière, un curieux problème à résoudre, et malheureusement vous ne l'avez pas résolu.

Les oracles ainsi promulgués, dites-vous enfin, Monsieur, ne sont que le *décalque* de ce qui est dans la tête des personnes qui *dirigent* la planchette. Pour ce complément de votre pensée, je ne puis que répéter ce que je viens d'avoir l'honneur de vous dire. Votre *décalque* et votre *direction* ne peuvent tenir devant les faits que j'ai racontés dans ma première brochure et dans celle-ci ; ils sont renversés notam-

ment par le fait d'objets devinés et par le fait de vers obtenus sous les mains d'opérateurs étrangers à l'art, aux règles mêmes de la poésie.

Et à propos de vers, vous affectez, Monsieur, de rabaisser ceux que le guéridon ou la planchette a produits à votre connaissance, sous l'influence bien entendu et par la volonté (car vous ne sortez point de là) des personnes qui expérimentaient. Je ne viens pas vanter ces différentes productions, d'autant que j'ignore absolument de qui ou de quoi elles émanent ; mais je prétends qu'il y aurait de l'injustice à en faire trop bon marché. Dans l'espace d'un mois passé à la campagne (septembre 1853), MM. D. et P.-F. ont obtenu au moyen d'un guéridon plusieurs centaines de vers, parmi lesquels il y en a de très remarquables. Ces deux messieurs à la vérité ne sont pas étrangers à l'art de la poésie, comme dans les expériences de Jullie ; mais que les facultés particulières des médiums exercent ou non de l'influence en pareil cas sur les produits de l'expérience, toujours est-il que les vers dont je parle sont généralement marqués au coin de la belle et bonne poésie. Permettez-moi de vous communiquer deux des pièces obtenues ; je crois que mes lecteurs m'en sauront gré ; et si je ne leur en communique pas, ainsi qu'à vous, Monsieur, un plus grand nombre, c'est que je n'y suis point autorisé, mais ce n'est pas la bonne volonté qui me manque.

Voici d'abord une trilogie intitulée :

RONDE DES ESPRITS.

I.

Homme, frappe de ton marteau
L'enclume sonore ;
Promène le pesant rateau,
Le travail honore.
Quelque jour il t'enrichira ;
Alors la mort te chassera
Au fond de la tombe,

Comme le vent froid des hivers
Chasse sur les rochers déserts
La feuille qui tombe.

Que sont devenus ces mortels,
Superbes atômes,
Qui, substituant aux autels
Leur sagesse d'hommes,
Ont couronné leur esprit fort ?
Mais ils ont compté sans la mort,
Qui frappe et moissonne ;
Et les vents, sifflant sur leurs os,
Glacent, dans le champ du repos,
Leur chair qui frissonne.

Le rossignol, roi du printemps,
La riante aurore,
Le ciel azuré du beau temps
Que le soleil dore,
L'épi mûr et les pampres verts,
Les bois éloquents et déserts,
Chantent tes louanges,
Dieu, dont les bienfaisantes mains
Versent sur les faibles humains
Les vertus des anges !

II.

Esprits surpris dans la nuit sombre,
Pourquoi la loi de l'Éternel
Conduit-elle sans bruit dans l'ombre,
Vos jeux joyeux près du mortel ?*

---

* Le texte qui m'a été communiqué portait :

Esprits
Surpris
Dans la nuit sombre,
Pourquoi
La loi
De l'Éternel

Conduit
Sans bruit
Au sein de l'ombre,
Vos jeux
Joyeux
Près du mortel?

C'est pour combattre l'athéisme ;
C'est pour allumer le remords ;
C'est pour confondre le sophisme
Des vivants aux cœurs froids et morts.
Répandus à travers les mondes,
Nous portons, messagers de Dieu,
L'espérance et la foi fécondes
Et l'amour pur comme le feu.
Esprits surpris, etc.

C'est pour soulager l'infortune ;
C'est pour consoler le malheur ;
C'est pour éclairer la fortune,
Et dicter des lois au bonheur.
Souvent nos cohortes légères,
S'élançant comme un arc-en-ciel,
Portent, célestes messagères,
Aux douleurs un baume de miel.
Esprits surpris, etc.

Nous sommes les âmes du monde ;
Nous rangeons le casier du sort ;
Nous distribuons à la ronde
Les chagrins, la joie et la mort.
Nous veillons auprès de la tombe,
Comme auprès du berceau touchant ;
Nous relevons l'humble qui tombe,
Et nous terrassons le méchant.
Esprits surpris, etc.

Nous disons au cœur pur : « espère ;
L'œil de Dieu veille sur les siens »,
Au criminel : « crains la colère
Du Dieu qui t'eût comblé de biens. »
Le christianisme succombe
Sous le scepticisme jaloux ;

Mais il renaîtra de sa tombe :
Le Christ est Dieu ; prosternez-vous !
Esprits surpris, etc.

III.

Que fais-tu de ce crâne ouvert,
Esprit sardonique ?
Pourquoi dépecer cet os vert,
Lutin satanique ?
—Je le découpe en morcelets,
Pour en faire des osselets !
Ohé !

Il enveloppait autrefois
Le cerveau d'un sage,
Qui, de Dieu méprisant les lois,
Franchit le passage.
Maintenant ses os sont lancés
Dans la course des vents glacés !
Ohé !

Voyez-vous au déclin du jour
Ces lambeaux sous l'herbe ?
C'était une fille d'amour
Et belle et superbe !
Son corps sous la mousse enfoui,
Les noirs corbeaux en ont joui.
Hihi !

Voyez-vous ce squelette impur,
Qui claque et frissonne ?
C'est un financier au cœur dur,
Chez qui l'or foisonne.
Sa tombe riche où je m'assieds
Comme la plus pauvre a six pieds !
Ohé!

Quand le vent aux rires stridents
Nous chasse et nous navre,
Que disent les morts indolents?
Leur voix de cadavre
Gémit et dit : « si j'avais su,
J'aurais plus sagement vécu ! »
Huhu !

Quand du clairon divin l'éclat
Hurlera sonore,
Les morts au champ de Josaphat
Se verront encore.
Les chrétiens seront couronnés,
Et les païens seront damnés !
Ohé !

Voici maintenant une Ode intitulée :

LA LIBERTÉ.

Salut, déité magnanime,
Grande et puissante Liberté !
Que j'aime ton regard sublime,
Qui commande l'égalité !
Quand de ta mamelle féconde
Le lait coule à travers le monde,
C'est comme un torrent bienfaiteur,
Qui, fertilisant les contrées,
Fait fleurir deux plantes sacrées :
L'enthousiasme et le bonheur.

Que de peuples, fils de l'histoire,
Ont répandu leur sang vermeil,
Pour mûrir, après la victoire,
De sages lois à ton soleil !
C'est par toi que la Grèce antique
Brilla, jeune et patriotique,

Comme un phare dans le passé ;
Par toi la riante Ausonie
Étendit son vaste génie
Sur l'ancien monde terrassé.

Les fers d'un esclavage impie
Abrutissaient le genre humain ;
Le Christ vient ; la terre assoupie
S'éveille libre sous sa main.
La femme, compagne de l'homme,
Marche son égale; sur Rome
S'élève un étendard sacré ;
Le polythéisme s'écroule,
Et l'Évangile se déroule
Sur l'univers régénéré.

Mais voici les peuples modernes
Portés sur l'aile du progrès ;
O Liberté, tu leur décernes
Le prix de leurs nobles succès.
C'est l'Angleterre industrielle ,
La France, qui marche après elle
Et lui sert aussi de flambeau ;
C'est la Suisse patriotique,
La jeune et brillante Amérique,
La Pologne mise au tombeau.

Un jour, du couchant à l'aurore
S'élancera ton arc-en-ciel,
Et les peuples sujets encore
Te connaîtront, fille du ciel.
Alors un concert unanime
S'élèvera grand et sublime,
Conduit par la fraternité,
Et les peuples, faisant la ronde,
Ne formeront plus dans ce monde
Qu'un seul peuple... l'humanité !

Je me connais médiocrement en poésie, mais il me semble que ce ne sont pas là des vers d'*almanach*, comme vous dites quelque part, Monsieur. J'ai l'avantage d'être lié avec l'un des expérimentateurs, M. P.-F. (que j'ai désigné dans ma première brochure sous le nom de M. X.) ; je sais qu'il fait des vers; et même de bons vers, mais je ne crains pas de blesser son amour-propre en affirmant qu'à l'état normal il n'en fait pas d'aussi remarquables. Je ne parlerai pas de sa loyauté éprouvée, non plus que de celle de M. D. ; ces messieurs n'ont pas besoin de mon témoignage en faveur de leur sincérité, et je leur en fais grâce.

C'est sous la main de M. P.-F. que fut composé un soir, en ma présence, le quatrain suivant. Asdrubal (qui déclara être le frère d'Annibal et habiter l'enfer pour cause d'impiété) était venu au guéridon. Comme on lui demandait si l'enfer était loin de nous, il frappa cette phrase : « *Il n'y a pas de distance pour les morts... espace*, *mot humain* ; *infini*, *vérité*. » Puis il demanda à parler par la planchette. Je me mis à dire : « Asdrubal va nous conter quelque chose, méfions-nous de la foi punique. » La planchette marcha aussitôt et écrivit :

Vous blâmez la foi de Carthage,
Et de l'honneur vous proclamez les lois;
Mais combien de Français, à l'esprit trop volage,
Sont comme moi Carthaginois !

C'est encore sous la main de M. P.-F., assisté (comme dans l'expérience précédente) d'un de nos amis communs, M. V. B,, qu'eut lieu devant moi la petite séance poétique qui suit :

Sept stances de quatre vers furent composées sur un homme de lettres, présent à la séance, auteur d'agréables chansons, et chacune de ces stances se termina par un vers emprunté aux refrains de l'aimable chansonnier, refrains que d'ailleurs nous connaissions, mais que nous avions plus ou moins

perdus de vue. Si je ne cite pas ces stances, c'est parce qu'elles ne sont piquantes que rapprochées des chansons de M. ***, qui fut le premier à rire de quelques traits malins échappés à l'auteur inconnu, lequel, prié de signer sa pièce, écrivit le mot *espiègle*. J'ajouterai que M. *** s'étant plaint d'être battu avec ses propres armes, la planchette se remit en marche et écrivit :

Monsieur se plaint qu'on le *bat*,
Mais à l'égard d'un poète,
Pour être de tous l'interprète,
Ne peut-on parler de *bât* ?

Nous critiquâmes ce dernier quatrain, comme renfermant un mauvais jeu de mots et n'étant pas à la hauteur des premiers. Le crayon écrivit alors ce mot sale, de deux syllabes, qui revient malheureusement si souvent dans les expériences de la table et de la planchette. Nous demandâmes : « Celui qui vient d'écrire cette grossièreté est-il le même que celui qui a fait les stances de tout à l'heure? » La planchette répondit par un monosyllabe de la même famille.....

N'est-ce pas une chose curieuse à elle seule, Monsieur, que la fin de cette expérience? Je pourrais vous en citer bien d'autres où la *volonté* de l'expérimentateur ne saurait être invoquée sans faire à cet expérimentateur la plus grave injure. Nous avons eu plusieurs fois des quatrains obscènes, malgré la présence de dames. Un jour nous demandâmes, à la suite d'un de ces quatrains, le nom de l'auteur ; la planchette écrivit : *Pudeur*. Un autre jour, à la suite d'obscénités en prose, elle répondit à la même question : *Vertu*. Si j'avais à défendre l'opinion qui attribue tous ces phénomènes à un mauvais Esprit, j'invoquerais certainement à l'appui l'exemple de ces grossières insolences, de ces odieuses obscénités, de ces réponses impudemment dérisoires.

Et maintenant, Monsieur, auriez-vous l'obligeance de réfléchir un peu sur tout cela? Je doute que vous mainteniez votre théorie devant de semblables faits. C'est à votre

amour pour la vérité, c'est à votre profonde sagacité que j'en appelle. Nierez-vous la sincérité de nos expériences ? Oh! ce n'est pas vous qui voudriez recourir à cette misérable ressource. Je sais bien que dans votre ouvrage vous refusez de croire à des choses analogues, racontées par Messieurs tels ou tels; vous supposez qu'on a mal observé, qu'on s'est illusionné, qu'on a pu être la dupe de quelque mystification, etc.; mais n'avez-vous pas un peu obéi en cela à cette horreur du surnaturel qui vous préoccupe si fort ? Nos expériences sont parfaitement sincères, Monsieur, et depuis plus d'un an qne nous nous y livrons, nous avons su en écarter toute supercherie étrangère, aussi bien que tout illusionnement personnel. J'ajouterai, si vous le permettez, qu'elles ont eu pour témoins les hommes les plus recommandables : des professeurs, des hommes de lettres, des artistes, des médecins, des avocats, des magistrats enfin, parmi lesquels l'honorable M. Michaux, du tribunal civil de la Seine, devenu croyant pour avoir beaucoup observé et beaucoup vu, m'accorde toute autorisation de le nommer. Je remercie vivement M. Michaux de cette permission qu'il m'a donnée. Bien des gens *croient*, qui, par faiblesse de caractère, ou à cause de leur position dans le monde, n'osent pas l'avouer tout haut. Je ne blâme à cet égard les scrupules de personne ; mais j'en attache d'autant plus de prix au témoignage d'hommes considérables qui ne pensent pas avoir les mêmes ménagements à garder ; et quant à moi, je me trouve heureux de n'être rien, pour pouvoir m'exprimer, ici comme ailleurs, en toute liberté.

Malheureusement l'expérience qui pour nous domine toutes les autres (je laisse de côté les objets devinés, parce que nous n'avons encore réussi qu'accidentellement), l'expérience qui consiste dans la *fabrication* de vers par des hommes inhabiles à en composer, n'est pas susceptible d'une démonstration *scientifique* ; car c'est là le grand cheval de bataille des savants; ils nous disent : « Démontrez-nous *scientifiquement* les faits que vous annoncez, et nous vous

croirons. » Eh! mon Dieu, je ne demanderais pas mieux ; mais comment démontrer scientifiquement que deux personnes ne font pas de vers et ignorent même les règles de la prosodie? Je ne sache pas que la physique ou la chimie puissent en fournir le moyen. Que faire alors? Proposer la preuve morale de la bonne foi, et si on la refuse, en prendre son parti jusqu'à nouvel ordre.

Vous avez été plus heureux, vous, Monsieur le comte. En répandant sur une table une légère couche de farine, de manière à ce que le moindre contact des mains fût accusé, vous avez, avec vos amis, soulevé cette table, chargée d'un poids de 75 kilogrammes, en maintenant vos mains à une certaine distance de cette table. C'est une magnifique expérience qui ne laisse rien à désirer, et dont je vous félicite bien sincèrement. J'ignore ce que les savants en ont pensé ; mais la seule chose qu'ils aient pu demander, c'est de voir l'expérience se répéter sous leurs yeux, car la démonstration était aussi scientifique que possible. Si notre planchette pouvait marcher sans contact, nous partagerions votre bonne fortune ; malheureusement nous n'en sommes pas encore venus à bout.

Je me résume. Vous avez publié, Monsieur, un ouvrage fort intéressant, dans lequel est affirmé, comme fait capital, le soulèvement d'une table sans le contact des mains ; vous avez combattu la superstition et le fanatisme ; vous avez porté de rudes coups au moyen-âge, que, de nos jours, certaines personnes — n'ayant apparemment rien de mieux à faire — s'amusent à réhabiliter ; vous avez fièrement relevé le gant que les savants nous avaient jeté avec trop d'outrecuidance, et votre dialectique a eu bon marché de l'injustice de leurs attaques ; voilà des titres sérieux à la reconnaissance de tous les amis de la vérité. Mais il y a dans votre ouvrage une importante lacune qu'il vous faut combler. Cette lacune c'est l'animation d'un guéridon ou d'une planchette sans que les opérateurs *veuillent* et *pensent* ce qui se produit. Vous expliquerez cela comme vous voudrez ; vous n'y ferez inter-

venir ni Satan, ni les âmes des morts, ni aucun Esprit bon ou mauvais, puisque vous avez une si grande répugnance pour le surnaturel en pareille matière ; vous l'attribuerez, sous un nom quelconque, à ces mystérieuses influences nerveuses auxquelles vous croyez ; mais vous l'accepterez du moins ; vous l'accepterez entièrement et sans plus de réticence. Votre cadre ainsi agrandi, votre instruction en matière de tables ainsi complétée, vous reprendrez la plume, et moi je quitterai bien volontiers la mienne pour vous céder la place. Je vous lirai, nous vous lirons tous de nouveau, Monsieur, avec l'intérêt qu'inspire un talent de premier ordre, avec le respect que l'on doit, en tout état de cause, à un homme de votre valeur.

POST-SCRIPTUM.

Pendant l'impression de cet opuscule nous ne pouvions rester oisifs. Nous avons donc fait quelques nouvelles expériences, dont je demande la permission de dire quelques mots.

Un soir (c'était le 26 janvier), Jullie vint chez M. V. B., ou plutôt nous crûmes que c'était elle, car la signature était semblable. M. V. B. avait la main sur la planchette avec M. J...., et ce qui nous étonnait beaucoup, c'était que Jullie vînt ainsi en l'absence de M. D.... Toutefois nous laissâmes parler la visiteuse imprévue, et voici ce qu'elle écrivit : « En venant aujourd'hui près de vous, je ne me contredis pas, puisque les événements que j'avais prédits ne se sont pas réalisés et ne se réaliseront pas. Je ne puis vous en dire davantage. » Nous demandâmes : « Par les événements en question, entends-tu parler de Sébastopol? — Oui. — Le prendra-t-on ? — Non. — Pourquoi ? — On fera la paix. — Pourquoi es-tu venue ainsi en l'absence de M. D..... ? — Pour vous annoncer ces choses. — Jusqu'à présent tu n'avais pas voulu venir sans lui. — Je n'avais rien d'aussi important à vous dire. »

Une dame présente demanda des vers sur *le bonheur d'être mère*. La planchette écrivit :

Voyez-vous ce petit enfant
Qui s'agite dans sa couchette ?
C'est une perle, un diamant
Venu du ciel en un beau jour de fête.

Sa mère, qui, souffrante encor,
Le contemple d'un œil avide,
Oublie en cet instant tous ses maux ; son trésor
Est pour elle le bien seul réel et solide.

Ce même soir, la planchette, sans provocation aucune, traça plusieurs portées sur le papier et écrivit, en clé de sol, un certain nombre de mesures. Cette phrase musicale ne nous parut pas avoir une grand sens, et je ne cite ce détail que pour la manière tout-à-fait imprévue dont il s'est produit.

Quelques jours plus tard, nous nous réunîmes de nouveau, pour contrôler avec l'aide de M. D..... cette visite de Jullie qui nous inspirait une certaine méfiance. La séance fut curieuse. Ce fut d'abord Piron, auquel personne ne songeait, qui vint poser devant nous, en écrivant :

Je suis Piron,
Franc polisson ;
J'ai chanté l'amour et les belles.....

Je supprime les vers qui suivaient, on devine pourquoi.

Cependant nous demandions Jullie, nous l'appelions de tous nos vœux. Bientôt la planchette se remit en marche et traça, d'une façon fort gentille, la silhouette d'une colombe tenant une lettre dans son bec ; après quoi, elle écrivit :

« Espace, le 1er février 1855.

« Mes bons amis,

« Je me suis servie d'un blanche colombe pour vous donner de mes nouvelles et pour répondre à vos désirs. Que voulez-vous de moi ? Vous savez que je ne puis vous parler longtemps ; ainsi, mes bons amis, patience encore deux mois, et je serai tout à vous.

« Votre bonne JULLIE. »

Nous demandâmes : « Ce n'est donc pas toi qui es venue dernièrement chez M. V. B. ? — C'est faux et mensonge ; veillez et priez. — Les événements dont tu as parlé s'accompliront donc? — Oui, puisque je vous l'ai dit. »

Enfin, le 7 février, MM. J.... et D.... ayant bien voulu expérimenter dans le salon d'un ami commun, en présence d'une société assez nombreuse, réunie à cet effet, la planchette traça pour premiers mots : « *La Vérité. A tous salut.* » et continua par les vers suivants :

De vous tous en ce lieu je captive l'attente.
Le sceptique se rit de ce fait tout nouveau ;
Il se refuse à croire, ou plutôt s'épouvante
De l'âme survivant au corps dans le tombeau.
Il croit, dans son orgueil impie,
Que tout est matière ici-bas ;
Que le souffle de Dieu qui lui donna la vie
Doit s'éteindre après lui, le corps n'existant pas.
Vous croyez donc que Dieu nous mit sur cette terre
Comme un jouet d'enfant que l'on brise en un jour,
Pour y voir l'opulence insulter la misère,
Le méchant se jouer d'un vertueux amour !
Non ; Dieu, dans sa bonté pour l'âme vertueuse,
Pour la récompenser fit un monde meilleur ;
Il saura châtier cette tourbe orgueilleuse
Qui doute ainsi de lui, le divin créateur.

Cette petite pièce renfermait deux fautes, dont on demanda la correction. Comme cette correction se faisait attendre, une des personnes présentes fit je ne sais quelle plaisanterie, adressée à l'auteur inconnu. La planchette écrivit : « La Vérité ne parle qu'à des hommes sérieux..... je ne suis point Esprit que l'on commande.... je sais lire en vos cœurs et je sais ce que l'on pense. » On s'excusa, et les deux corrections furent obtenues.

CONCLUSION.

Qu'on ne s'attende pas à me voir déterminer dans cette dernière partie de mon opuscule la véritable cause de ces étranges phénomènes. Après un an d'expérimentation, je ne suis pas plus à même de le faire que je ne l'étais à l'époque de ma première publication. A la vérité, de grandes apparences semblent militer en faveur d'intelligences étrangères à la nôtre et agissant en dehors de nous ; de grandes apparences semblent militer aussi en faveur de l'intervention d'un ou de plusieurs mauvais esprits dont nous serions le jouet dans mainte circonstance sinon dans toutes ; mais cette communication avec le monde invisible serait un fait tellement grave que je ne l'accepterai, pour ma part, qu'à la dernière extrémité. C'est même l'affirmation trop absolue de cette théorie qui a éloigné bon nombre d'incrédules de l'étude des faits. Soyons donc plus réservés, et ne donnons à personne le droit de s'inscrire en faux contre nos expériences par cela seul que l'explication que nous en donnerions, paraîtrait à tort ou à raison inacceptable. Souffrons qu'à côté des esprits, à côté du diable et des démons, on nous parle d'auto-magnétisation, d'électro-biologie, de vibrations intellectuelles, de rêves éveillés, etc; souffrons tout ce qu'on voudra, pourvu qu'on ne nous parle plus, je ne dis pas de supercherie, cette accusation est devenue par trop absurde, mais d'une action pure et simple de la volonté, d'un reflet pur et simple de la pensée. Et en attendant qu'une de ces différentes explications soit adoptée à l'exclusion de toutes les autres, continuons à faire la seule chose qui puisse dès à présent mettre tout le monde d'accord : EXPÉRIMENTONS.

Dans les dernières lignes de mon précédent opuscule j'avais paru détourner mes lecteurs de la pratique de ces expériences, et quelques personnes se sont méprises sur mon intention, allant jusqu'à croire que je n'avais pas moi-même une confiance entière dans les phénomènes que je racontais.

C'était une grave erreur, et mon conseil était tout simplement un conseil de prudence, à l'adresse des personnes dont l'imagination pouvait se laisser ébranler d'une manière fâcheuse. Bien que les expériences de la table et de la planchette soient un peu comme le soliveau de la fable, dont on a peur d'abord et sur les épaules duquel on finit par sauter, il est toujours sage néanmoins d'en détourner quiconque en éprouverait, soit au physique soit au moral, une trop vive impression ; je le recommande surtout pour les jeunes personnes et pour les dames. Cette réserve maintenue, je répète : « *expérimentons* », et j'ajoute : « expérimentons *sérieusement.* »

Un des plus savants rédacteurs de la *Revue de l'instruction publique*, M. B. J..., dans un article où il me cite en passant et qu'il a bien voulu m'adresser, fait connaître qu'il a expérimenté, en tenant la main avec un voisin sur une planchette *pendant dix minutes ou un quart d'heure*, sans qu'elle ait fait le moindre mouvement (1). Dix minutes, ou un quart d'heure, lorsque pour des personnes qui n'ont pas encore essayé il faut souvent des heures entières d'application des mains en plusieurs séances, lorsque pour des médiums exercés l'animation, par d'inexplicables caprices, se fait quelquefois attendre quinze ou vingt minutes ! J'en demande bien pardon à M. B. J....., mais cette manière d'expérimenter n'est pas sérieuse. Cela seul m'empêcherait de répondre aux observations et aux critiques que renferme son article, si déjà je n'en étais détourné par l'expérience que j'ai de l'inutilité d'une telle polémique, si d'ailleurs le respect que j'ai pour la personne et pour la profonde érudition de M. B. J.... ne me portait à souhaiter qu'il s'éclaire bien plutôt qu'à chercher à le convaincre d'erreur ou de jugement précipité.

Que les personnes désireuses d'expérimenter ne s'en tiennent donc pas à de pareils semblants ; qu'elles y mettent, sinon plus de bonne foi, du moins plus de bonne volonté ;

(1) *Revue de l'instruction publique*, n° 28 de la 14e année.

qu'elles y apportent toute la patience, toute la persévérance nécessaire ; qu'elles changent au besoin de coopérateur, car il peut arriver que ne réussissant pas avec tel individu, elles réussissent avec tel autre; j'en ai eu plusieurs fois la preuve. Si elles finissent, ce qui est problable, par réussir, elles éprouveront une grande satisfation de se voir ainsi en possession d'une vérité à laquelle elles avaient tant de peine à croire. Leur conviction deviendra bientôt aussi complète que possible, car évidemment rien n'égale le témoignage qui ressort de succès personnels. C'est en expérimentant de la sorte que des hommes très-recommandables qui d'abord avaient cru à une mystification, comme ils me l'ont avoué depuis, sont devenus de chauds partisans de la planchette, ayant obtenu avec elle des résultats tout aussi curieux que les nôtres. Je leur pardonne de bon cœur leurs premiers soupçons; n'ai-je pas moi-même commencé par là? Et lorsque ces soupçons sont exprimés avec les formes qu'un homme bien élevé ne perd jamais de vue, doit-on s'en offenser à propos de faits aussi extraordinaires que ceux-là?

Si l'on consent à suivre mon conseil, je ne doute pas que les phénomènes ne se multiplient de tous les côtés, à tel point qu'il faudra bien que les savants se décident à y prêter une attention plus sérieuse qu'ils ne l'ont fait jusqu'à présent. Ce jour-là, ils ne feront plus, je l'espère, de la science *à côté de la question*, ils en feront sur la question même, et nous pourrons profiter alors de la supériorité de leur intelligence et de leurs lumières pour arriver à cette explication tant désirée qu'il leur est sans doute réservé de nous fournir. Qui sait même s'ils ne finiront point par s'emparer de l'idée nouvelle de façon à se persuader et à laisser croire que c'est à eux que revient l'honneur de la découverte? Qu'à cela ne tienne; nous sommes disposés d'avance à leur en laisser tout le mérite; il nous restera toujours à nous autres profanes la satisfaction et la gloire de leur avoir tiré les marrons du feu.

FIN.

PARIS, IMPRIMERIE DE MOQUET, 92, RUE DE LA HARPE.